L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 18 OCTOBRE 1854.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & COMP.
Editeurs-Propriétaires :
G. F. WEISSE. N. DUFOUR.
E. DUVERGER. S. HARBY.
No 83, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS :
MERCREDI MATIN, 18 OCTOBRE.

LES ETATS-UNIS AU DEHORS.

La puissance de la république américaine rayonne au dehors et commande le respect des peuples étrangers. Notre marine de guerre est loin d'être formidable, mais nos bâtiments de commerce couvrent l'Océan et portent notre pavillon dans les mers les plus éloignées. La Chine et le Japon, les archipels de la mer du Sud et du Pacifique le saluent comme un symbole de paix et de prospérité. Il redit aux peuplades à moitié civilisées de l'Océanie la grandeur de l'Union et sa merveilleuse force d'expansion.

Deux océans baignent nos rivages. Du littoral de l'Atlantique nos vaisseaux s'élancent vers l'Europe; du littoral du Pacifique, ils gagnent les ports de l'Asie. L'époque des longs voyages est passée. Il n'y a plus de caps ora [illegible] à doubler, d'immenses continents à côtoyer. Autrefois pour se rendre en Chili ou au Pérou, il fallait descendre dans le sud jusqu'au détroit de Magellan pour remonter ensuite dans le Nord. C'était un voyage de cinq ou six mois.

Aujourd'hui de rapides steamers vous transportent en quelques jours, soit de New-York, soit de la Nouvelle-Orléans, à Aspinwall, d'où, par le chemin de fer qui traverse l'isthme, on arrive en quelques heures à Panama sur les bords du Pacifique. De Panama d'autres steamers partent pour la Californie et les ports de l'Amérique du sud. Le trajet de Panama à San Francisco se fait en deux semaines. De San Francisco on se rend en quelques semaines, par steamer, aux îles Sandwich, dans l'Orégon, en Australie ou en Chine.

La vapeur, on le voit, a tellement rapproché les distances, qu'un voyage de circumnavigation est devenu un jeu. On ne part plus pour le bout du monde depuis qu'il y a des steamers et des chemins de fer. L'homme déplace si rapidement le centre où il établit son habitation et dont il calcule les distances relatives, qu'à cinq mille lieues du pays natal il lui semble qu'il n'en a pas dépassé la frontière.

Les Chinois sont maintenant nos voisins, et les îles Sandwich deviendront bientôt un but de promenade. Les touristes du sud de l'Union, au lieu d'aller aux eaux fashionables du Nord ou aux chutes de Niagara, iront passer l'été dans les îles qui reconnaissent encore la domination des Kamehameha. A l'heure qu'il est, on se sent *at home* dans le coin le plus reculé du monde. On n'est nulle part dépaysé, car l'impression si douloureuse de la distance est effacée. Que nous importerait d'être pour le quart d'heure aux antipodes de la Nile-Orléans, c'est à dire en Australie, puisqu'il nous serait si facile d'y revenir dans un court espace de temps. La terre, à tout prendre, n'est pas une très vaste boule et on la parcourt rapidement dans le siècle où nous sommes avec les moyens perfectionnés de locomotion que nous possédons.

Les peuples ne se sentent plus éloignés. Les pavillons étrangers qui se croisent sur toutes les mers leur rappellent qu'ils sont frères et leur font mieux comprendre l'absurdité des antiques préjugés. Pour l'ancienne Rome les étrangers s'appelaient tous des barbares. Aujourd'hui il n'y a plus d'étrangers. Le cosmopolitisme moderne n'est pas seulement le résultat des lumières et de la civilisation, c'est la conséquence de la facilité et de la rapidité des communications. Le perpétuel mélange des langues et des races détruit les derniers vestiges de ces haines nationales et de ces sottes antipathies qui divisaient autrefois les peuples. Toutes les nations civilisées se valent; elles ne diffèrent guère entre elles que par les institutions politiques qui modifient le caractère national. Le Français vaut l'Anglais, et l'Anglais l'Allemand; le Russe vaut l'Américain, et l'Américain l'Espagnol. Nous parlons de la valeur personnelle des individus. Quant aux gouvernements, ils ne se valent certes pas tous, et nous ne songerions pas à établir un parallèle entre le despotisme du czar et la liberté américaine.

Aucun peuple n'a plus profité de la facilité des communications que le peuple américain. Essentiellement voyageur et entreprenant, il a des représentants sur tous les points habités du globe. Il agrandit incessamment son territoire et s'occupe encore de l'arrondir par de nouvelles annexions. Sans parler de Cuba qu'il convoite et du Canada qu'il possédera un jour, il rêve aux îles Sandwich qui ne peuvent manquer de lui appartenir tôt ou tard. Il y entretient des agents qui poussent à l'annexion et qui ont si bien réussi qu'un traité de cession a déjà, assure-t-on, été rédigé et qu'il n'y a plus qu'à le signer.

L'archipel hawaïen mérite bien la peine que se donnent nos compatriotes. «Les îles Sandwich, dit un journal de la Californie, ne sont pas un groupe d'îles insignifiantes, perdues au milieu de l'Océan Pacifique, elles sont un point de très grande importance, sous les rapports commerciaux et stratégiques. Elles ne revent plus, endormies au murmure des vagues qui les baignent, à l'ombre du drapeau que la civilisation a planté sur ces cimes volcaniques, des cités se construisent, des chantiers s'élèvent de toutes parts. Honolulu, ce pauvre lieu de relâche des baleiniers, devient un port considérable; les navires de guerre y relâchent; ceux du commerce s'y radoubent, la navigation à vapeur n'est plus étrangère à ces parages, de légers steamers, construits tout exprès, serpentent sans cesse autour de ces îles, réveillant, pour ainsi dire, ces canaux tranquilles de la mer, sur lesquels, autrefois, n'osait voguer que le Kanak glissant en silence. En un mot, les îles Sandwich viennent au monde.»

Mais entre l'Atlantique et le Pacifique il y a une immense étendue de pays. Il faut relier les deux Océans pour que nos futures possessions du Pacifique ne soient pas trop éloignées de nos rivages. Le chemin de fer continental dont il est depuis longtemps question remplira ce but. On a publié récemment un plan des différents tracés pour le railway du Pacifique. Les tracés sont au nombre de sept. Citons-en un ou deux.

Le plus court est celui du Nord, récemment examiné par M Stevens. De Dubuque, Etat d'Iowa, jusqu'à Puget's Sound, le port le plus rapproché de la Chine, des Indes et du Japon, la distance est de 1700 milles, ou de New-York 2850 milles. De New-York à San Francisco, la route la plus directe est celle connue sous le nom de Memphis, qui passe par Philadelphie, Baltimore et Memphis, la distance est de 3081 milles. La route par St Louis vient ensuite, la distance de St-Louis à San Francisco est de 2025 milles. Sous certains rapports, la route du Nord semble préférable, en ce sens qu'elle est déjà construite jusqu'au Mississipi, elle passe à travers un pays boisé et bien arrosé, propre à la culture et qui se peuplera plus vite que les terres montagneuses du Sud, le climat y est plus égal que dans les prairies du Centre, la neige y est moins épaisse, en outre, le passage des montagnes est plus facile et la pente moins abrupte. Nous donnons ci-dessous le tableau des distances, par chacune des routes.

De New-York à Dubuque, environ 1150 milles, de Dubuque à Puget's Sound, environ 1700 milles, de New-York au Pacifique 2850 milles; de de Puget's Sound à San Francisco, 770 milles; de New-York à San Francisco, via Dubuque, route centrale, 3186 milles, de New-York à San Francisco, via St Louis, 3314 milles, de New-York à San Francisco, via Memphis, 3081 milles.

Veut-on maintenant savoir comment nous sommes accueillis en Chine et le rôle que nous remplirons peut-être un jour dans le royaume des Magots? Qu'on lise l'extrait suivant d'un journal de San Francisco:

L'expédition dirigée par les Etats-Unis et l'envoi de plusieurs navires, dont l'un entr'autres la frégate *Susquehanna*, vient de remonter jusqu'à plus de 500 milles dans l'intérieur de la Chine, a jeté les populations dans le plus profond étonnement et excité partout une curiosité bienveillante, cette excursion, rapprochée de l'expédition du commodore Perry dans les ports du Japon, prouve l'intention du gouvernement fédéral d'ouvrir au commerce étranger les portes de cet immense empire, séparé du monde entier par des mœurs immuables et des principes religieux consacrés par l'ignorance et la coutume. Cette tentative civilisatrice sera, nous l'espérons, couronnée de succès.

Le passage des navires des Etats-Unis a fait naître sur toutes les rives du fleuve Yang Tse Kiang l'admiration des habitants, surpris des progrès d'une civilisation que l'habitude, plus que le mépris, leur fait traiter de barbare; ils ont voulu examiner ces puissants moyens de destruction, ce pouvoir moteur inconnu, dont les merveilleux effets leur inspiraient un respect et un effroi profonds. Ce premier pas sera, sans nul doute, suivi de plusieurs autres; le gouvernement américain poursuivra sa marche et rassurera, par sa modération, des préjugés invétérés, mais contre lesquels lutte déjà un principe de civilisation et de progrès dû à la présence des navires étrangers et au commerce chaque jour plus considérable entre la Chine et la Californie. Quelle que soit la dynastie qui triomphe aujourd'hui dans cet empire, la liberté des étrangers ne peut tarder à devenir un fait accompli. L'état de division où il se trouve, en rompant violemment des liens de traditions, activera encore la marche de la civilisation étrangère, et sous peu, nous l'espérons voir le gouvernement impérial lui-même céder aux idées nouvelles et tolérer sans restriction aucune la présence des *barbares*.

COMPAGNIE D'ASSURANCE.—On verra par un avis inséré dans une autre partie de nos colonnes que M. WM ALLING, 33, rue Carondelet, est l'agent à la Nouvelle-Orléans de la compagnie d'assurance de Londres connue sous le nom de *London Mutual Insurance Company*. Celle-ci a un capital de $2,000,000 et un fonds spécial de $150,000 détenu par les directeurs de New York pour faire face aux pertes. Les directeurs offrent toutes les garanties désirables; il nous suffira de nommer MM. Aspinwall, Curtis et Sherman. Les affaires de la Compagnie ne pouvaient être confiées à des mains plus sûres.

NEW-YORK.—Les whigs de New-York ont désigné M. JOHN HERRICK comme leur candidat à la place de maire. La *Tribune* approuve ce choix que condamne au contraire le *Courier Enquirer*.

Nous reproduisons ci-dessous l'*extra* que nous avions fait paraître hier à la réception des journaux de la malle.

NAUFRAGE DE L'ARCTIC.

NOUVEAUX DETAILS.

L'intérêt qui s'attache au drame émouvant qui s'est accompli, le 27 du mois dernier, dans les parages de l'île de Terre-Neuve, nous fait un devoir de reproduire tous les détails relatifs à l'épouvantable sinistre. Nous savons que nos lecteurs nous en sauront gré.

Voici comment M. BURNS, messager de MM. Adams & Co., qui se trouvait à bord, rend compte du lamentable désastre, dans les colonnes du *Herald* de New-York. Nous rappellerons seulement au lecteur que quelques-uns des détails donnés plus bas ont depuis été rectifiés.

Compte-rendu de M. Burns.

Le steamer *Arctic* s'est perdu avec 226 passagers et 175 employés, non compris les enfants. Il avait un fort chargement et tous les sacs de la malle. Sur les 400 personnes qui ont quitté Liverpool, le 20 septembre, pleines d'espoir et de vie, la plupart revenant d'un voyage de plaisir, trente-deux seulement, d'après les nouvelles qui ont été reçues jusqu'à ce moment, se sont sauvées, et il n'est pas possible que plus de cent aient pu échapper à la mort.

Un autre grand steamer, ayant à bord plusieurs centaines de personnes, a, selon toute probabilité, partagé le sort de l'*Arctic*.

Voici les détails de la catastrophe:

Mercredi, 27 septembre, à midi précis, nous trouvant entourés d'un épais brouillard, nous abordâmes un steamer en fer à hélices gréé en barque, la coque peinte en noir, le fond saumon, la proue et les canots en gris foncé, la cheminée en noir. Il se dirigeait vers l'est, toutes voiles dehors, poussé par une belle brise. L'*Arctic* filait environ treize nœuds à l'heure. Le choc parut d'abord léger, mais les avaries causées à l'autre navire étaient effrayantes. Le capitaine Luce donna immédiatement l'ordre de préparer quelques-uns des canots, et le 1er lieutenant, le maître d'équipage et trois matelots allèrent au secours du bâtiment étranger. Avant que les autres bateaux ne s'éloignassent contr'ordre fut donné. L'Arctic décrivit alors deux fois un cercle autour du navire naufragé, et pendant ce temps je pus voir environ deux cents personnes groupées sur son pont supérieur.

Nous apprîmes alors que nous avions nous-mêmes reçu des avaries et que l'eau pénétrait par la proue. Lorsque le Lieutenant revint pour faire son rapport au capitaine, celui-ci ne put pas arrêter le navire pour le prendre à bord, mais il gouverna au nord nord-ouest dans l'espérance de rencontrer la terre. Nous nous trouvions, le jour précédent à midi, par les 48° 39' lat, 45° 27' long; nous avions fait environ 210 milles depuis lors, et nous pensions être à 40 milles du Cape Race.

On travaillait avec vigueur aux pompes et une ancre fut jetée, mais malgré tous nos efforts la machine s'arrêta et l'eau éteignit le feu. Sur les cinq autres bateaux de sauvetage, quatre montés par les mécaniciens, des matelots et quelques passagers, tous les officiers, excepté le capitaine et le 3e maître d'équipage, avaient quitté le navire immédiatement après la collision. La plupart des passagers travaillaient aux pompes; d'autres tiraient le canon d'alarme, d'autres jetaient à la mer les esparres qui devaient servir à former le radeau.

Afin de faciliter ce travail le sixième et dernier bateau fut descendu. Dorian, le troisième maître d'équipage, deux chauffeurs, trois des passagers sauvés et moi même nous nous occupâmes activement à lier les pipes à eau et les fauteuils de la cabine aux vergues et aux esparres du navire. Le capitaine et un certain nombre de passagers protégeaient notre travail; on empêchait la foule de parvenir jusqu'à nous. Malheureusement une subite panique se répandit à bord, et de toutes parts les passagers et les chauffeurs se précipitèrent sur le radeau. Notre petit bateau fut rempli en un instant et se trouvait dans un danger imminent de couler. Dorian voyant le péril, donna ordre de couper l'amarre qui nous retenait au steamer, et nous servant de nos mains et de nos haches nous nous éloignâmes du radeau. Le contre-maître qui avait conservé le plus grand sang-froid et qui travaillait avec une énergie héroïque, s'écria: «Au nom de Dieu, capitaine, poussez le radeau au large, ou donnez-nous une corde.» Le capitaine lui répondit: «Prenez vos précautions, vous et votre bateau.» Nous avions besoin de vos [illegible] nous travailler, [illegible] le navire tant qu'il y aura une planche au dessus de l'eau.

Nous étions alors au niveau des fenêtres de l'arrière. En moins de trois minutes après qu'il eut parlé, la poupe s'enfonça, et l'écume au bouillonnant recouvrit une masse de cadavres. Nombre de personnes furent brisées contre la cheminée. J'entendis un cri d'angoisse qui retentit encore à mes oreilles, et j'aperçus l'*Arctic* et une masse d'êtres humains luttant contre les flots qui les engloutissaient. Beaucoup de personnes se cramponnaient au radeau, de sorte que le mât était sous l'eau. [illegible] notre situation n'était pas moins critique, et une cruelle nécessité nous força à les abandonner à leur malheureux sort. Dieu me préserve d'être encore témoin d'un pareil spectacle! Nous sauvâmes cependant deux autres hommes, et alors, sur un bateau chargé à couler, sans rames, sans nourriture et sans eau, évitant avec difficulté les débris du naufrage, et rencontrant sur notre passage plusieurs cadavres de femmes, nous nous préparâmes à passer la nuit sur l'Océan. Nous ramassâmes un gouvernail et un chou qui flottaient sur les vagues, pour en faire notre nourriture et ne pas mourir de faim; nous attachâmes une esparre à la proue de notre bateau pour lui tenir le nez au vent et à la mer, et nous dérivâmes ainsi jusqu'au jour. La nuit était froide, la mer était houleuse et couverte d'un épais brouillard. Mouillés jusqu'aux os, engourdis et à moitié nus, nous souffrîmes horriblement.

Sans plus m'étendre sur nos souffrances, et consolés par le sentiment d'avoir fait tous nos efforts pour secourir nos compagnons d'infortune, il me suffira de dire qu'à cinq heures de l'après-midi du 28, nous aperçûmes une voile, et hissâmes un mouchoir pour attirer l'attention. Nous eûmes le bonheur de réussir. Nous nous dirigeâmes vers le navire avec les rames grossières que nous avions construites pendant la journée, en attachant des planches aux barres du cabestan, dans l'espérance d'atteindre la terre, quand la mer serait moins forte. Sur notre passage nous rencontrâmes les débris du radeau où ne se trouvait un homme qui paraissait encore en vie. Le navire que nous avions vu, se trouva être le Huron, de Saint-André, capitaine A. Wall, qui se rendait à Québec. Des que nos gens furent sains et saufs à bord, le chevaleresque Dorian, aidé par quelques hommes de l'équipage du Huron, retourna au radeau, et sauva le pauvre naufragé, qui pendant 28 heures, s'était tenu cramponné aux esparres. Il nous raconta qu'après que le steamer eut disparu sous les flots, il avait compté soixante-douze hommes et quatre femmes sur le radeau, mais qu'à huit heures et demie, il était le seul survivant. Dans la matinée il avait aperçu dans le voisinage deux cadavres à moitié mangés par les poissons, et au moment où il nous découvrit, il était sur le point de se laisser tomber à la mer, pour mettre fin à ses tourments. A son retour du radeau, Dorian rencontra et examina le bateau de sauvetage de l'Arctic. Il contenait une bouteille d'eau, un peu de fromage, et une robe de femme.

Nous fûmes accueillis avec beaucoup de bonté par le généreux capitaine du *Huron* et par M. Wellington Cameron, fils de l'armateur. Nos blessures furent pansées; on fit bon feu et on nous donna de la nourriture et des vêtements. Pendant la nuit du 28, le capitaine fit suspendre plusieurs fanaux, lança des fusées et fit sonner du cor, dans l'espoir d'se faire voir ou entendre des autres embarcations, mais tous ses efforts furent inutiles. Dans la soirée du 29, il héla le navire *Lebanon*, capitaine Story, qui se rendait à New-York et qui recueillit dix huit de nos malheureux compagnons. Nous venons d'arriver à New York par le bateau pilote *Christian Berg* No 6, à bord duquel nous passâmes en quittant le *Lebanon*. Nous devons les plus grands remerciments à l'équipage du bateau-pilote.

On ne connaît pas encore le sort du steamer à hélices et de nos cinq bateaux. Si le steamer était, comme j'ai raison de le penser, le *Charity*, parti de Montréal pour Liverpool, il est bâti en compartiments imperméables et continuera à flotter, malgré les avaries qui ont pu endommager sa proue. Cependant, comme un de ses bateaux s'a laissé et a été chaviré par nos palettes, cela semblerait donner une idée triste de son imperméabilité. Pourtant le capt. Hall, du *Huron*, dans la matinée du 28, vit un bâtiment de forme bizarre sous le vent, mais il ne put dire si c'était un steamer ou un navire à voile. Il prétend que ledit bâtiment avait un aspect étrange et pouvait bien être la coque du steamer à hélice.

Naufragés recueillis par le Huron.

Un cuisinier, neuf chauffeurs, trois domestiques et *Ths. Wilson*, second ingénieur.

Arrivés à ce port par le Lebanon.

Six chauffeurs, Thomas Brenan, second ingénieur, cinq domestiques, F. Douan, officier.
PASSAGERS—Wm Nicolls, de Sicile.
Henry Jenkins,
James Thompson, de la N. Orléans
Paul F Grau, de New-York.
G. H. Burns, de Philadelphie.

Noms des personnes que j'ai vues dans les embarcations:

Moore, passager, de New York.
Gorley, premier lieutenant.
Balam, second do.
Graham, troisième do.
Rogers, mécanicien.
Brown, premier assistant do.
Walker, second do do.
Willet, troisième do do.
Et plusieurs chauffeurs et matelots, &c. &c.

Au nombre de ceux que j'ai vus en dernier sur l'arrière du navire, occupés à attacher des ceintures de sauvetage aux femmes, et qui ont disparu avec le navire, se trouvaient:

Le capitaine Luce et son fils, Mme E K Collins, son fils et sa fille, M. Brown et sa famille, M Thomas, importateur, M. Adam, M. Bowen, M. Ch. Springer, M. G Muirhead, M. Howell, sa femme et fille, M. Wood, M. Yaaki, M. Smith, Mlle Marton, M. Bloodgood, la Dlle de Grammont et deux domestiques, Mlle Jones, M. Petrie et sa femme, M. Steward Hollis, M. Cook, et plusieurs autres dont je ne sais pas les noms.

M. Comstock, frère du capitaine du *Baltic* s'est noyé en descendant dans une embarcation qui a chaviré.

Je n'ai pu sauver les dépêches de France et d'Angleterre, qui m'avaient été confiées par M. Buchanan.

Le bateau à bord duquel nous nous sommes sauvés est le *Francis Patent Metallic*, No 727.

Geo H. BURNS.

Le steamer à hélices, dit le *Herald*, ne pouvait être le *Charity*, car il devait partir de Québec le 20 du mois dernier.

Voici maintenant le rapport de M. Balham, second lieutenant de l'*Arctic*, tel qu'il a été transmis par le télégraphe au *Nashville Banner*:

RECIT DE M. BALHAM.

New-York, 11 octobre — Le brouillard était tellement épais, qu'une minute avant la collision le steamer n'avait pas été aperçu. La barre fut mise tout-à-fait à tribord; la machine fut immédiatement arrêtée et le steamer recula à toute vapeur jusqu'à ce qu'il fût éloigné de l'autre navire; cette manœuvre dura deux minutes. Le steamer semblait sombrer, la proue s'enfonçant d'abord. Le capt. Luce ordonna aussitôt de faire descendre la chaloupe qui fut confiée à l'officier Gourley. Au moment où l'on mit à l'eau une deuxième chaloupe, le capitaine s'écria: «Faites hisser cette chaloupe à bord, M. Balham.» Puis il me dit d'aller à la proue, afin de connaître, si c'était possible, l'étendue des avaries. Je trouvai les trous dont il est question plus haut. Lorsque je le lui annonçai, le capitaine ordonna de soulever les voiles et de tâcher de les placer autour de la proue, afin d'arrêter la voie d'eau; cela fut bientôt fait, mais il n'en résulta aucun avantage; les voiles ne purent être approchées du steamer, à cause des morceaux de fer qui faisaient saillie. Le charpentier descendit le long du navire; on lui fit passer des matelas et des oreillers, mais la voie d'eau était au-dessous de la ligne de flottaison, de sorte qu'il ne put les y enfoncer. Tous les efforts furent vains. Le capitaine ordonna alors de prendre la direction de la terre, qui était au N. O. quart O. Dans l'intervalle, nous avions perdu de vue l'officier, la chaloupe et l'autre steamer; nous supposâmes qu'il avait sombré.

Nous marchions depuis à peine cinq minutes, lorsque nous nous heurtâmes contre une chaloupe dans laquelle se trouvait des matelots de l'autre navire; ils périrent tous, à l'exception d'un seul qui se cramponna à une corde qui pendait de la proue. Dès qu'on aperçut la chaloupe, ordre fut donné d'arrêter la machine. Le mécanicien répondit que c'était impossible, car le steamer s'enfonçait rapidement dans la mer. Au bout d'environ trois minutes, tous les feux du bas s'éteignirent et les poutres du pont inférieur étaient dans environ trois pieds d'eau. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'y avait plus d'espoir de sauver l'*Arctic*. La femme, la fille et le fils de Mr E. K. Collins, ainsi que plusieurs autres dames, furent placées dans une chaloupe. Au moment où nous la faisions descendre, une des cordes se brisa et tout le monde, à l'exception d'une dame, tomba à l'eau et se noya. Je m'élançai alors dans la chaloupe avec dix-huit personnes que j'avais recueillies. Nous rencontrâmes une chaloupe et je lui pris quelques naufragés; il lui en restait dix-neuf et j'avais vingt six à bord de la mienne.

La dernière fois que je vis l'*Arctic*, l'eau était arrivée à ses bordages. La mer était couverte de malheureux qui s'étaient précipités du navire et pour lesquels il était impossible de rien faire. Le brouillard étant très épais, nous les perdîmes bientôt de vue.

Nous étions alors à environ 60 milles du Cap Race et, pensant qu'il était de mon devoir de prendre le chemin le plus court, nous nous dirigeâmes au sud et, après 40 heures pendant lesquelles nous n'avions eu pour nous pousser que le mouvement de la mer, nous atteignîmes Broad Cove, à 12 milles au nord du Cap Race. Nous nous y rendîmes. Nous nous dirigeâmes ensuite, par terre, sur Renenou nous arrivâmes vendredi dernier. Là, nous obtînmes une petite goëlette et nous mîmes à la mer pour aller à la recherche des chaloupes.

Nous croisâmes dans un fort coup de vent venant de l'Est; mais nous ne découvrîmes rien. J'adressai à M. Leitet, capitaine du steamer *City of Philadelphia*, une lettre dans laquelle je lui annonçai la catastrophe. J'apprends qu'il envoie deux navires à la recherche des naufragés. On n'a encore vu aucunes traces de l'*Arctic* ou des chaloupes; mais comme il se trouvait un grand nombre de navires près du théâtre de la catastrophe, il est possible que beaucoup de passagers aient été sauvés. Je suis convaincu, cependant, que l'Arctic est entièrement perdu.

Wm BALHAM,
2d officier de l'Arctic.

DEMOCRATES KNOW-NOTHINGS.

Certains démocrates assez mal renseignés, affirment que les Know-Nothings ne sont que des whigs déguisés. Nous avons au contraire toujours maintenu que le nouveau parti comptait au moins autant de démocrates que de whigs. Les élections qui viennent d'avoir lieu en Pennsylvanie le prouvent jusqu'à l'évidence.

La tous les candidats qui étaient soutenus par les Know Nothings ont triomphé. Ce sont les journaux de Philadelphie qui nous l'apprennent. Et bien! que voyons-nous? POLLOCK, candidat whig à la place de maire, reçoit plusieurs milliers de voix de majorité. Mais d'une autre part, MOTT, candidat démocrate pour la place de commissaire des canaux, et BLACK, candidat démocrate pour la place de juge de la Cour Suprême, l'un et l'autre portés sur la liste officielle des démocrates, sont également élus à une forte majorité. Ils ont été soutenus par les Know-Nothings!

Si donc le triomphe de Pollock est l'œuvre du nouveau parti, Mott et Black leur doivent également leur élection. Ce qui prouve qu'il y a au moins autant de démocrates que de whigs parmi les Know-Nothings. Black et Mott auraient été battus s'ils n'avaient pas appartenus à l'ordre mystérieux.

Les agents locofocos qui fulminent l'anathème contre le nouveau parti, quels confondent à dessein avec les whigs, devraient bien nous dire ce qu'ils pensent de MM. Mott et Black. Auraient-ils deux poids et deux mesures, et ces deux honorables locofocos trouveront-ils grâce à leurs yeux.

CONSEIL DES ALDERMEN.

Réunion à l'heure accoutumée. — M. Lugenbuhl occupe le fauteuil.

Message du Maire ayant trait à la succession Mc Donogh et à la question de savoir s'il sera ou non accordé des licences aux cafés et cabarets.

Résolution de M. Sinnott, déclarant que M. Bloomfield a été élu recorder du Premier District à la dernière séance du Conseil.—Adoptée par un vote de 5 contre 4.

Résolution pour transmettre cette résolution au Conseil des Assistants-Aldermen.—Adoptée par un vote de 5 contre 3.

Lettre de M. Francis Damma, demandant à acheter une certaine propriété appartenant à la ville et touchant à la station.—Référée au comité de finances.

Lettre demandant qu'il soit permis de tirer un feu d'artifice le 9 du mois prochain, au profit de l'Association des Frères Chrétiens.

Le Conseil des Assistants-Aldermen fait annoncer par la résolution du Conseil des Aldermen au sujet de l'élection de M. Bloomfield, a été déposée sur le bureau par un vote de 14 contre 2, et qu'une élection, en séance conjointe, aura lieu à huit heures.

Après une longue discussion, le président décide que les Aldermen n'avaient pas le droit de revenir sur leur vote. La décision est soutenue.

Un comité spécial composé de MM. Peire, Gordon et Frazer est chargé de conférer avec un comité des Assistants Aldermen relativement à la question de Recorder.

Résolution du Conseil des Assistants-Aldermen prenant les mesures de prendre les mesures nécessaires pour l'élection d'un Aldermen en remplacement de M. Lamothe, démissionnaire. La résolution est adoptée et le Conseil se retire dans les [illegible].

Résolution de M. Baylie fixant au mois [illegible] l'élection d'un recorder et de six autres [illegible]. Rejetée par un vote de 3 contre 4.

Le Conseil s'ajourne pour deux semaines.

CONSEIL DES ASSISTANTS ALDERMEN.

Réunion conformément à l'ajournement. M. Place occupe le fauteuil.

Résolution autorisant le Maire à ordonner une élection en remplacement de M. Lamothe, démissionnaire.

Sur motion de M. Stith, le Conseil des Aldermen est prié de se réunir aux Assistants, afin de procéder à l'élection d'un recorder, en remplacement de M. Summers.

Message du Maire relativement à la succession de John McDonogh et à la question de licence ou de police.

Lettre du Contrôleur annonçant au Conseil que M. A. Piche, collecteur des taxes pour le quatrième district, doit $ 650 au bureau.

Résolution de deux citoyens d'Alger, demandant qu'il soit permis d'établir une ligne de bateaux à rames entre Alger et le deuxième district.—Référée au comité des rues et débarcadères.

Résolution de M. Triwinski faisant un devoir aux propriétaires de terrains sur lesquels se trouvent des eaux stagnantes, de remblayer les dits terrains. L'ouvrage devra être commencé dix jours après l'adoption de la résolution, et tout propriétaire qui n'obéira pas à l'ordonnance, paiera une amende de dix piastres.

Le comité des incendies présente une résolution autorisant le chef de police à faire aux cloches d'alarme les changements qu'il avait suggérés.

Résolution du Conseil des Aldermen nommant les inspecteurs d'élection pour les divers districts de la ville.

Résolution de M. Stith, demandant une allocation pour l'achat d'une bannière destinée à être transférée en salle des tous. La résolution est adoptée.—C'est la vie de maison de travail du Troisième District qui doit être achetée.

Résolution permettant qu'un feu d'artifice soit tiré, le 7 du mois prochain, au profit des Frères Chrétiens. Le Conseil s'ajourne à mardi prochain.

Premier District.

SEXE FAIBLE ET TIMIDE.—L'officier de police Burly a arrêté, lundi soir, dans un café de la rue Philippa, les femmes Margaret Wheeland et Mary Brenner qui se distribuaient de vigoureux coups de poing en présence de spectateurs charmés et enthousiastes. C'était un joli petit spectacle.

Deuxième District.

BLANC ET NOIR.—Thomas Rémy, h.c.l., s'est vu hier mettre la main au collet, parce qu'on l'a trouvé dans la chambre de Jane Todd, rue de la Douane. L'homme et la femme ont payé chacun une amende de $15.

CONTRE L'ORDONNANCE.—L'homme de garde Charty déclare que le café connu sous le nom de "Our House", dans la rue St. Louis, entre Chartres et passage de la Bourse, était ouvert, lundi soir, une heure après l'heure fixée par le conseil pour la fermeture des établissements de ce genre.

MAUVAISE MAISON.—L'agent George Scott accuse le nommé Garibaldi et sa femme de tenir, au No. 3, rue Dumaine, un établissement où des désordres ont lieu. Les prévenus ont fourni un cautionnement de $200 en attendant leur interrogatoire.

DUEL EMPÊCHÉ.—Le capitaine Baldwin, du deuxième district, a fait arrêter hier les officiers Garbaldi et Jacobs qui devaient se battre en duel. Le recorder a exigé une caution.

Troisième District.

LES CONDUCTEURS S'AMUSENT.—Michael Brown, Thomas Brown et William Dino, conducteurs de cab, ont assommé, hier, au dépôt du chemin de fer Pontchartrain, un autre conducteur du nom de Simon Newland, parce qu'il s'attendait mieux qu'eux à gagner les bonnes grâces des passagers.

TENTATIVE DE MEURTRE.—Un individu nommé Sleep, a tenté, lundi soir, de tuer sa femme au moyen d'un couteau, avec laquelle il venait de se quereller, cherchait à se soustraire à sa fureur.

VIOL.—John Forgrembler, musicien allemand qui tient le café Tivoli, dans la rue des Champs-Elysées, a comparu dernièrement sous prévention d'avoir violé sa belle-fille, Elizabeth Jackson, âgée de 10 ans. Elizabeth déclare qu'il y a six semaines, tandis qu'elle préparait une potion pour sa mère malade, l'accusé entra dans la chambre où elle se trouvait et, après avoir mis son infâme projet à exécution, menaça de la tuer si elle osait dévoiler à qui que ce fut ce qui s'était passé. La mère d'Elizabeth a tout fait pour l'engager à quitter l'Etat et lui a même offert $200 pour qu'elle s'éloignât.

A LA MAISON DE TRAVAIL.—Le recorder Soupasse semble vouloir purger le Troisième District des vagabonds qui l'infestent. Il a envoyé hier huit de ces utiles citoyens à la maison de travail, les uns pour s'être enivrés et les autres pour avoir fait du tapage.

LES RUES.—Des officiers disent que les rues Columbus, Laharpe, Villeré, Robertson, Claiborne et St-Bernard sont dans un affreux état. Il y a, sur la plupart des trottoirs, d'énormes trous que font les cochons errans.

BRAVO! La police a arrêté, de samedi à lundi, quarante-sept individus accusés de divers délits.

à une petite distance du fort et ont lancé contre lui une grêle de flèches. On ne pensait pas que le malheureux pût survivre à ses blessures.

Il a été reçu à San Antonio des avis de Santa Fé du 1er septembre. A cette date tous les indiens du territoire, à l'exception des Mascalero, avaient une attitude hostile.

Les affaires s'amélioraient au Paso.

Le major Thomas W. Smith, un des plus anciens habitants d'Austin, a été tué dernièrement par un individu nommé Thomas Cooper.

Un vieillard nommé George Pierce a été également assassiné. Ce dernier meurtre a été commis à Belleview, dans le comté de Cherokee. Les habitants se sont mis à la poursuite de l'auteur du crime, qui se nomme John Colton.

Une veuve du nom de Priscilla Hall, demeurant à trois milles de Huntsville, a mis fin à ses jours en se coupant la gorge.

Dans une rencontre qui a eu lieu dernièrement à Carthage, comté de Panola, plusieurs hommes ont été grièvement blessés, et l'un d'eux tué.

DEPECHES TELEGRAPHIQUES
TRANSMISES A L'ABEILLE.
NOUVEAUX DETAILS AU SUJET DE L'ARCTIC.

New-York, 14 octobre—Les naufragés sauvés par le navire Cambridge sont sept ou huit passagers de l'Arctic, cinq hommes de l'équipage et le capitaine Luce. Ils étaient sur le radeau.

Lettre du capitaine Luce.

New York, 14 octobre.—Le capitaine Luce a adressé à M E. K. Collins, principal propriétaire de la ligne des steamers transatlantiques américains, une lettre renfermant les détails du naufrage de l'Arctic. Il dit dans cette lettre que deux fois le [illegible] s'enfonça dans la mer avec le fils de M. Collins, mais qu'il le retrouva à la surface. La seconde fois, malheureusement une pièce des tambours du steamer tomba sur M. Collins fils qui fut tué.

Le spectacle qui s'avait sous les yeux, ajoute le capitaine Luce, était affreux. Le mer était couverte d'hommes, de femmes et d'enfants qui poussaient des cris déchirants. Mais il était impossible de leur porter secours. Le commandant et onze autres personnes réussirent à gagner la partie supérieure d'un des tambours. Huit d'entr'elles périrent et les trois autres furent recueillies ainsi que le capitaine, par le navire Cambridge, qui les conduisit à Québec.

M. EDOUARD DUPASSEUR, de la Nlle Orléans, dit que lorsqu'il a quitté l'Arctic, la famille de M. Brown, se composant de sept personnes, se trouvait sur le pont du steamer. Le plus grand canot du steamer, qui pouvait contenir 50 personnes, n'a pu être mis à l'eau à cause de sa pesanteur et du manque de temps. Beaucoup de passagers et de matelots s'y placèrent cependant dans l'espoir qu'il flotterait lorsque l'eau atteindrait le pont.

NOUVELLES PAR L'EUROPA.

Espagne.

Les derniers avis de Madrid annoncent qu'une sourde effervescence continue à régner en Espagne. Il n'y a pas eu cependant de nouveaux troubles.

Volontaires Tartares

Douze mille Tartares de la Crimée se sont joints aux alliés près de Sébastopol, leurs services ont été acceptés.

Expédition de la Crimée.

New-York, 12 octobre—On assurait à la Bourse de Paris, la veille du départ de l'*Europa* de Liverpool, qu'un engagement avait eu lieu dans la Crimée entre les alliés et les Russes, et que ces derniers avaient été obligés de battre en retraite. On penchait cependant à croire qu'il un engagement avait eu lieu en effet, ce travail pu être qu'entre de petits détachements.

On disait aussi que par suite de délais imprévus à éviter, les alliés n'avaient pu marcher sur Simpheropol, ville de l'intérieur de la Crimée, avec le principal corps d'armée se composant de 45,000 hommes. Un division de 30,000 Russes se trouvait sur la rivière Alma, et le gros des alliés était campé sur une petite rivière qui coule parallèlement à l'Alma.

La bataille dont il s'agit plus haut, aurait été commencée par les Français auxquels les Anglais n'auraient pas tardé à se joindre.

Des avis d'une nature plus authentique ont été reçus de Constantinople. Selon ces nouvelles, des dépêches officielles venant de l'armée anglo-française et portant la date du 16 septembre, auraient appris aux ambassadeurs de France et d'Angleterre à Constantinople que les alliés avaient attaqué le 15 septembre un corps de 10,000 Russes qui se retrouvait sur le [illegible]. Ces derniers, repoussés, auraient abandonné [illegible] pendant la nuit.

Les communications anglo-françaises pensaient encore pouvoir commencer l'attaque de Sébastopol le 25 septembre.

La flotte russe à Sébastopol.

Le vapeur français *Napoléon* s'est approché du port de Sébastopol, et a pu reconnaître la flotte russe mouillée dans l'intérieur de la baie.

La Baltique.

Malgré l'absence de la flotte française qui s'est éloignée de la Baltique, on assure que la flotte anglaise va attaquer Revel.

La flotte française est retournée en France.

Une partie de la flotte russe composée d'un nid de frégates, s'est rendue à la mer Blanche, s'a brûlée par les Anglais.

La flotte russe de la Baltique se compose de 21 navires portant 1760 canons; la Marine mouillés à Cronstadt. Neuf steamers et neuf vaisseaux, portant 780 canons, étaient mouillés à Helsingford.

L'armée turque.

Aux dernières dates, Omer Pacha faisait de grands préparatifs pour marcher sur la Bessarabie et ouvrir le siége d'Ismail, poste admirablement fortifié et où se trouvent d'importantes forces russes.

Mer Noire.

Une escadre de la flotte alliée de la mer Noire a été dirigée sur la mer d'Azof pour intercepter les transports russes.

M. Soulé.

On écrit de Paris que M. Soulé est arrivé dans cette ville. Il se rendait à Bade.

Chine.

Les dernières dates de Canton sont du Baout. Les affaires étaient languissantes dans l'Inde et surtout en Chine.

Les insurgés continuaient à assiéger Canton.

Elections de l'Indiana.

Baltimore, 12 octobre—D'après les retours de l'élection de l'Indiana, il paraît assez probable que les Know-Nothings ont triomphé à une petite majorité. —Cumback a été élu au Congrès dans le quatrième district, Halloway dans le cinquième, Barton, dans le sixième, Scott dans le septième, Mace, dans le neuvième, Petit, dans le onzième. Ils sont tous opposés au bill de Nebraska.

Elections de Baltimore

Baltimore, 12 octobre—HINCKEY, candidat des Know-Nothings à la place de maire de Baltimore, a battu de 2744 voix, Thomas, le candidat démocrate. Le Conseil se compose de 22 Know-Nothings et de 8 démocrates.

Ohio—Le marché.

Cincinnati, 14 octobre—Le niveau de l'Ohio s'est élevé de 5 pieds depuis hier à midi, et la crue continue. Les farines se sont vendues à $7 10 le baril. Le whiskey est en demande à 29c. le gallon.

Pittsburg, 14 octobre,—Le niveau de l'Ohio s'est élevé ici de 18 pouces pendant les dernières vingt-quatre heures.

Marché de New-York.

New York, 14 octobre—Le maïs est en demande. Les farines de l'Ouest valent de 80 à 81c. le boisseau. Le café Rio se vend à 10 1/2 et 11c. le livre. Le marché aux subsistances est calme. La graisse en baril vaut 10 à 10 1/2c la livre.

Bateaux à vapeur.

Vicksburg, 17 octobre—Les bateaux suivans sont passés ici pendant les dernières 24 heures en destination de la Nlle-Orléans:—Sorenac, St Nicholas, H. M. Wright, Eliza.

Marché aux cotons de Mobile.

Mobile, 17 octobre.—Le marché aux cotons s'est amélioré. Les ventes se sont élevées hier à 1200 balles. Pas de changement sensible dans les prix.

LOUISIANE.

Nous lisons dans le *Journal de la Côte* du 14 courant:

Le froid qui avait commencé à se faire sentir à Donaldson à la fin de la semaine dernière, a disparu et quelques jours de pluie nous ont ramené une chaleur non pas excessive, mais humide et lourde. D'après les rapports que nous recevons de plusieurs localités, les maladies qui avaient eu une sorte de relâche ont recommencé, notamment à Bayou Sara; nous pensons que ces changements de température n'y sont pas étrangers. Donaldsonville continue à jouir d'une salubrité parfaite.

Quelques uns de nos planteurs ont déjà commencé à faire de sucre, et le plus grand nombre se prépare à commencer incessamment.

On lit dans la *Gazette des Attakapas* du 14 courant:

LA FIEVRE JAUNE A WASHINGTON—D'après des affiches placardées dans notre village, nous apprenons que la fièvre jaune s'est déclarée à Washington, paroisse St. Landry, et que le conseil de ville des Opelousas a établi la quarantaine sur toute provenance de Washington et d'autres points *infectés*.

Vols—Dimanche dernier, madame Malain ayant fermé son magasin et s'étant absentée dans la soirée, un audacieux filou s'est introduit dans sa chambre, a brisé l'armoire et enlevé tout ce qui s'y trouvait d'argent. Peu de jours avant, on avait défoncé et volé chez M. Claret; puis chez madame Tournon; mais dans cette dernière circonstance le voleur a été pris en flagrant délit, c'était le nègre cocher de M. Olivier Duclozel.

On n'ose plus quitter sa maison le soir, et malgré cette précaution, on est encore victime. Deux de nos connaissances avaient placé leurs pantalons sous leurs chevets et le lendemain matin les poches se sont trouvées veuves de l'argent qu'elles contenaient, sans qu'on se soit aperçu de rien.

SINISTRE.—Un affreux sinistre vient d'avoir lieu sur un des lacs du Nord-Ouest. Voilà comment un journal de New-York en rend compte:

Dans la nuit du 8 octobre le steamer *E. K. Collins* a quitté ce port entre dix et onze heures, avec un grand nombre de passagers à bord, en route pour Cleveland. Vers minuit environ, alors qu'on se trouvait un peu au-dessous de Medden, près le phare établi à l'embouchure de la rivière, on découvrit que le feu s'était déclaré à bord, et avant qu'on ait pu gagner le rivage, le navire était complètement enveloppé par les flammes. La plus grande consternation régnait parmi les passagers, dont la plupart, réveillés en sursaut, se précipitèrent sur le pont et se jetèrent à l'eau. Vingt-trois personnes, dit-on, ont péri. Parmi celles qui manquent, on cite M. Dibie, de New-York; Samuel Powell, Lawrence Whalon, Thomas Cook, agent du chemin de fer de Pittsburg, tous de Cleveland; mesdames McNeilly et Watrous, et un enfant, d'Ashtabula. Le corps de l'enfant a été retrouvé. L'équipage a perdu quinze hommes. Parmi les noms des personnes venant de l'Est qui ont été sauvées, nous trouvons ceux de M. B. F. Dubois, de Philadelphie; M. Patterson, de Westfield, comté de Chautauque.

Immédiatement après la découverte du feu, le *Collins* essaya de se diriger vers le rivage, mais les flammes l'avaient complètement envahi avant qu'il ait pu l'atteindre. Arrivé sur la barre de la rivière, son arrière s'y enfonça, de sorte que tous les passagers furent précipités sur de point et tombèrent à l'eau. Dans cet endroit, le courant est très rapide, et quelques personnes seulement auraient pu se sauver si le capitaine du remorqueur *Firefly*, qui de loin avait aperçu les flammes, n'eût expédié en toute hâte des canots au secours des naufragés. Ceux qui, en très petit nombre, atteignirent d'eux-mêmes le rivage étaient complètement épuisés. Et, dans cette circonstance, on a exercé un trait de sauvagerie à enregistrer; il s'est trouvé un misérable pour voler à un naufragé $60.

Le *Collins* était un nouveau steamer; il avait coûté $100,000 et était seulement assuré pour $13,000.

TEXAS.

Le steamer *Charles Morgan* nous a apporté des journaux du Texas jusqu'au 14 courant. La fièvre jaune disparaît rapidement de Galveston; on ne compte plus qu'un ou deux décès par jour dans cette ville. Au nombre des victimes nous regrettons de trouver M. Thomas J. Allen, un des propriétaires du *Galveston Journal*.

La maladie sévit avec plus de rigueur à Houston. Il meurt encore par jour trois ou quatre personnes.

Les récoltes ont été en général fort endommagées par les pluies excessives de la fin de septembre et du commencement d'octobre.

Le capitaine P. Calhoun, commandant du fort Chadbourne, écrit que les Indiens ont recommencé les hostilités: un de ses soldats a été grièvement blessé par les sauvages qui l'ont surpris

EL SULFITE DE CHAUX.

NOUS avons fixé le prix de notre Bisulfite de chaux, préparé par J. B. AVEQUIN, à raison de dix-sept cents (17) par gallon, baril y compris et aucun droit de patente à payer, et nous supprimerons nos barils, et cela pour convenir à l'habitant. Livrables sur la Levée, en face de notre magasin. Ou cinq cents (5) par gallon. EDWs. SHIPP & Co, 18, rue Gravier.

FEUILLETON.

LES MOHICANS DE PARIS.
PAR ALEXANDRE DUMAS.

CHAPITRE IX.
Le Van Dick de la rue de l'Ouest.

Maintenant que nous avons essayé de donner un spécimen du caractère de Pétrus, les jours où il était au cabaret et avait le système nerveux agacé, voyons ce qu'il était hors de cabaret ou pendant ses jours de bonne humeur.

Nous avons dit que c'était un beau garçon; expliquons nous un peu. On n'est pas vulgairement assez d'accord sur ce mot: beau garçon.

Nous autres hommes sommes mauvais juges en cette matière, parlons de l'opinion des femmes.

Pour les unes, la beauté des hommes consiste uniquement dans la santé et la fraîcheur, c'est-à-dire dans la carrure des épaules, à l'exclusion des traits et de l'expression.

Celles-là aiment également un cuirassier, un maquignon ou un chasseur.

En un mot, tous les masques et toutes les encolures qui représentent la force.

Pour les autres, la beauté des hommes sera tout entière dans la matité du visage, dans la douceur de la figure, dans la régularité des traits, dans la somnolence des yeux, dans la maigreur du corps; pour celles-là enfin, les hommes beaux sont les hommes efféminés et représentant la faiblesse.

Pour nous, la beauté de l'homme, s'il est permis de dire toutefois qu'il y ait des hommes beaux, la beauté de l'homme, dirons-nous, gît tout entière dans son œil, ses cheveux et sa bouche.

Un homme est toujours beau quand il a l'œil lumineux, les cheveux bien plantés, la bouche ferme, souriante et meublée.

La beauté de l'homme, enfin, nous paraît, avant tout, consister dans l'expression de beauté qui nous semble absolue chez l'homme.

Ce sont ces conditions qui nous ont fait dire de Pétrus qu'il était beau garçon.

Au reste, si le lecteur veut se faire une idée exacte de celui que nous essayons de faire poser sous ses yeux, qu'il se souvienne de ce merveilleux portrait de Van Dick peint par lui-même; et si l'on ne se souvient pas de ce beau portrait, qu'on regarde, chez tous les marchands des quais et boulevards, la gravure faite d'après lui.

Un jour, Jean Robert, en passant sur le quai Malaquais, avait aperçu cette gravure derrière une vitre; il avait été tellement frappé de la ressemblance de l'élève de Rubens avec Pétrus, qu'il était entré immédiatement dans ce magasin pour y acheter, non pas cette gravure de Van Dick, mais le portrait de son ami.

Il l'avait attaché dans l'atelier de Pétrus, et la ressemblance de l'auteur de Charles 1er avec le jeune homme était telle, que, sur dix bourgeois qui venaient faire faire leurs portraits à l'huile, ou celui de leurs femmes ou de leurs filles au pastel, neuf s'imaginaient que Pétrus se moquait d'eux, lorsqu'il leur disait que cette gravure était faite, non point à sa ressemblance à lui, mais à celle d'un peintre mort depuis cent quatre-vingts ans.

C'était la même coupe de visage, les mêmes cheveux relevés sur le front en une seule masse, lissés et bouclés, l'enfoncement de l'œil était le même, la même moustache retroussée, et la même royale ombrageant fièrement la même bouche et le même menton. Pétrus enfin, c'était un Van Dick vivant, mâle et hautain, intelligent et bon.

Quiconque fût entré dans son atelier, ayant été à Gênes, se fût souvenu involontairement des magnifiques tableaux du Palais Rouge, et eût cherché des yeux cette adorable marquise de Brignole, dont on retrouve à chaque pas, dans ce beau palais, le portrait peint et signé par le peintre flamand.

Si, en regardant Pétrus avec son col rabattu, son justaucorps de velours serré autour de sa taille par une cordelière de soie, assis rêveur au fond de son atelier, et frisant de sa belle main, fine et blanche comme une main de prélat, sa belle moustache fauve, on eût cherché la compagne idéale du ce beau jeune homme, on eût désiré que l'apparition se fût bien vite réalisée, et que la belle Anversoise se fût gracieusement détachée de son cadre comme la perle de la Vénus de Rubens, [illegible] sa compagne, jamais ne fût la belle Brignole, immortalisée par le suave pinceau de Van Dick.

Et nulle autre, en effet, ne lui eût mieux convenu, car certainement ce n'était pas voler ni une grisette et vers une bourgeoise que l'âme qui rayonnait dans les yeux de Pétrus avait rejeté son vol. Il comprenait que la nature l'avait créé rejeton d'une race de princes pût seule être sa fille, car le bourgeois et le beau jeune homme:

—Inclinez-toi devant moi, je suis la souveraine.

C'était, en effet, la fille de toute une race de princes qui avait troublé le cœur de Pétrus.

Disons en quelques mots comment la chose était arrivée.

Dans ces terres désertes aujourd'hui, mais plus désertes encore il y a vingt-six ans, qu'on appelle la rue de l'Ouest, et où était situé son atelier, il avait vu un jour en rentrant chez lui s'arrêter une voiture armoriée de si grande façon, que, quelque élevé qu'il fût lui-même en noblesse, il n'avait pu s'empêcher de la regarder avec attention. Le blason, qui était d'argent à tête de More au naturel au-dessus d'une couronne princière, avec cette devise: *Adsit fortior*, VIENNE UN PLUS VAILLANT.

Cette voiture comme nous l'avons dit, s'était arrêtée à sa porte.

La voiture arrêtée, le domestique à la livrée bleue et argent qui était derrière, était descendu et avait ouvert la portière à une jeune et charmante femme, à la démarche et à la tournure aristocratiques.

Après cette jeune femme ou cette jeune fille, qui pouvait avoir dix-neuf ans, était descendue, s'appuyant au bras du laquais, une vieille dame d'une soixantaine d'années environ.

La jeune femme regarda au-dessus de la porte de la maison devant laquelle la voiture était arrêtée, et, ayant paru voir ce qu'elle cherchait, elle se retourna vers le cocher et lui demanda:

—Êtes-vous sûr que ce soit ici le numéro quatre-vingt douze?

—Oui, princesse, répondit le cocher.

C'était le numéro de Pétrus.

Une fois que la jeune femme vit les deux dames entrées, il traversa la rue, et au moment où il allait entrer à son tour, il entendit la plus jeune des dames demander à la concierge:

—C'est bien ici que demeure M. Pétrus Herbel, n'est-ce pas?

Herbel était le nom de famille de Pétrus.

—Oui, madame, dit la concierge, tout émerveillée des belles fourrures dans lesquelles les deux dames étaient enveloppées, répondit:

—C'est bien ici, oui, madame, mais il n'est pas chez lui pour le moment.

—Et à quelle heure le trouve-t-on? reprit la personne.

—Le matin, jusqu'à midi ou une heure, reprit la concierge. Mais, au reste, le voici, ajouta-t-elle en apercevant le jeune homme qui venait de rentrer, et dont la tête dépassait celle des femmes.

Toutes deux se retournèrent en même temps, et à leur tour, virent le jeune homme qui, se découvrant aussitôt, s'inclina respectueusement.

—C'est vous qui êtes M. Pétrus Herbel, artiste peintre? demanda assez impertinemment la vieille dame.

—Oui, madame, répondit froidement Pétrus.

—Nous venons pour un portrait, monsieur, madame et moi, toujours avec le même ton, vous convient-il de le faire?

—C'est mon état, madame, répondit, toujours avec une grande politesse, mais plus froidement que la première fois, Pétrus.

—Eh bien, quand voulez-vous le commencer, sera-ce long, vous faut-il beaucoup de séances? Répondez vite, nous sommes gelées.

La jeune dame, qui n'avait pas dit un mot jusque-là, s'apercevant de l'impertinence de sa compagne, et remarquant la patience respectueuse de Pétrus, s'approcha de lui, et prenant la parole à son tour:

—C'est vous, monsieur, qui êtes l'auteur d'un portrait qui était à la dernière exposition, sous le numéro trois cent neuf.

—Oui, mademoiselle, répondit Pétrus, tout ému à la fois de la beauté de cette personne et de la douceur de sa voix.

—Si je ne m'abuse, monsieur, c'était votre propre portrait, n'est-ce pas? continua la jeune dame.

—Oui, mademoiselle, dit en rougissant Pétrus.

—Eh bien, monsieur, je désirerais un portrait de moi, fait dans cette manière; celui-là était d'un ton qui m'a ravie. J'ai déjà huit ou dix portraits de moi, que ma mère ou ma tante ont fait faire, mais aucun ne me contente. Voulez vous, ajouta-t-elle en souriant, tenter à votre tour de satisfaire une personne fort capricieuse et fort difficile?

—J'y tâcherai, mademoiselle, et ce sera un grand honneur pour moi.

—Un honneur, interrompit la vieille dame, et pourquoi cela sera-t-il un honneur pour vous?

—Parce qu'il ne devrait être donné qu'à une célébrité, dit Pétrus en s'inclinant, de faire le portrait d'une personne de la beauté et du rang de mademoiselle de Lamothe-Houdon.

—Ah! vous nous connaissez! grommela la vieille dame.

—Je connais du moins le nom de mademoiselle, répondit Pétrus.

—Je vous ai dit, monsieur, que j'étais capricieuse et difficile; j'ai oublié de vous dire que j'étais curieuse.

Pétrus s'inclina, en homme prêt à satisfaire la curiosité de sa belle visiteuse.

—Comment savez-vous mon nom? continua celle-ci.

—Je l'ai lu sur les panneaux de votre voiture, répondit Pétrus en souriant.

—Ah! les armes de ma famille, vous vous connaissez en blason, alors?

—Ne suis-je pas appelé à en faire usage tous les jours, et un peintre d'histoire peut-il ignorer que, depuis la prise de Constantinople jusqu'à la prise de Berg-op-Zoom, l'écusson des Lamothe-Houdon a rayonné sur tous les champs de bataille, sans rencontrer ce que cherche sa devise.

Ce brevet de vaillance et de noblesse jeté brusquement à sa face, avec une si complète courtoisie toutefois, fit rougir jusqu'au blanc des yeux l'héritière des Lamothe-Houdon.

La vieille dame elle-même fut contrainte de regarder le jeune homme avec une bienveillance dont elle n'avait pas encore fait preuve jusque là.

—Eh bien, monsieur, dit-elle alors avec une bonne grâce que l'on n'était point en droit d'attendre de son impertinente personne, puisque vous savez le nom de ma nièce, il ne nous reste plus qu'à vous demander votre heure et à vous donner notre adresse.

—Mon heure sera la vôtre, madame, répondit le jeune homme avec une déférence qui commandait une courtoisie pareille, et quant à l'adresse de la princesse de Lamothe-Houdon, il n'est permis à personne d'ignorer que son hôtel est situé rue Plumet, en face de l'hôtel Matignon, près de l'hôtel du comte Abrial.

—Eh bien, monsieur, répondit la jeune fille en rougissant pour la seconde fois, demain à midi, si vous voulez bien.

—Demain, à midi, je serai à vos ordres, mesdames, répondit Pétrus en s'inclinant profondément.

Les deux dames remontèrent en voiture, et Pétrus rentra dans son atelier.

Nous avons dit que Pétrus était loyal, et cependant il avait fait à mademoiselle de Lamothe-Houdon un des plus gros mensonges qu'on ait jamais faits.

Pétrus avait prétendu que personne ne devait ignorer l'adresse d'un Lamothe-Houdon, et, cependant, deux mois auparavant, il l'ignorait elle-même, et en aurait été quitte en apprise.

Peu de Parisiens, excepté les Parisiens de la rive gauche, connaissent cette partie du boulevard extérieur qui va de la barrière de Grenelle à la barrière de la Gare, et qui encadre toute la rive gauche en sud, comme la rive droite est, le la Seine l'encadre au nord. Ces boulevards, ou plutôt cette promenade de quatorze à quinze mille mètres de longueur, est plantée de quatre rangs d'arbres qui forment deux contre-allées; elle est tapissée de gazon d'un bout à l'autre de la route, et pour quiconque a souhaité d'aller méditer seul ou rêver à deux dans les allées ombreuses d'un parc, c'est une promenade charmante que celle des boulevards de midi.

Quelques-unes de ces femmes qui ne montrent jamais leurs visages dans les promenades publiques, dans les spectacles, dans les concerts, quelques-unes de ces femmes qui, poussant la retraite jusqu'à la claustration, ne sortent jamais que pour aller à l'église; quelques-unes de ces femmes, disons-nous, rassurées par la solitude de cette ombreuse Thébaïde, venaient à cette époque, par les soirs d'été, faire un tour en calèche, et le jeune homme studieux qui commentait son code ou se promenait sous les grands ormes était émerveillé de voir passer sur la route, comme les ombres vaporeuses des grandes dames d'autrefois, les belles et souriantes jeunes femmes du faubourg St-Germain.

Entr'autres jeunes et belles femmes, mais non joyeuses ni souriantes, passait, en été dans une calèche découverte, en hiver dans une calèche fermée, la jeune femme que dans ce livre nous avons déjà vue apparaître deux fois.

La première fois au lit de mort de Carmélite.

La seconde fois, il n'y a qu'un instant, dans la maison de Pétrus, mademoiselle Regina de Lamothe-Houdon, fille du maréchal Bernard de Lamothe-Houdon.

La première fois que Pétrus la vit, c'était six mois à peu près avant l'époque où nous sommes arrivés, vers la fin d'un beau jour d'été.

Pétrus était tout seul au milieu de la route que forment les quatre rangées d'arbres de boulevard, il regardait à l'horizon du côté des Invalides l'effet d'un soleil couchant; tout à coup, au bout de la route, comme si deux des chevaux du char du soleil venaient de se détacher au milieu d'une poussière d'or, il vit venir à lui deux cavaliers qui semblaient lutter de vitesse.

Pétrus s'écarta pour les laisser passer, mais ils ne passèrent pas si rapidement que le jeune homme ne pût distinguer leurs visages.

Quand nous disons deux cavaliers, nous aurions dû dire un cavalier et une amazone.

L'amazone était une grande jeune fille taillée sur le patron de la Diane chasseresse, vêtue d'un costume de cheval de foulard écru, et coiffée du chapeau gris devant lequel retombait un voile vert,—elle avait dans son allure, dans sa tournure, dans son visage, un peu de cette Diana Vernon que Walter Scott venait de créer et de livrer à notre admiration, et beaucoup de cette adorable Edmée que madame Sand avait peut-être déjà vue que passer à l'état de fantôme dans les brumes de la Vallée-Noire.

La fière façon dont cette jeune fille était campée sur son cheval, noir de crins, blanc d'écume, la rude énergie avec laquelle elle dirigeait sa marche et domptait ses caprices, indiquait déjà une écuyère de première force, et la conversation qu'elle soutenait avec son compagnon, malgré le galop du cheval, prouvait qu'elle avait autant de sang froid que d'habileté.

Son compagnon était un vieillard de soixante à soixante-cinq ans, de belle mine, de grande tournure, vêtu d'un habit de cheval vert, d'une culotte blanche et de bottes à la française; il était coiffé d'un grand feutre noir au-dessous duquel sortaient, blancs comme s'ils eussent été poudrés, des cheveux qui avaient conservé quelque chose de la coupe du Directoire. Il était inutile de voir le ruban de plusieurs couleurs noué à la boutonnière de ce cavalier, pour savoir à quelle classe il appartenait; en outre, ses sourcils épais, ses rudes moustaches dont les pointes retombaient au-dessous de son menton, l'expression un peu dure de tout son visage, révélaient chez cet homme l'habitude du commandement, et il suffisait de le voir passer pour comprendre que l'on venait de rencontrer une des illustrations militaires de l'époque.

Pour Pétrus, le passage rapide de vieillard et de la jeune fille fut comme une vision, et à une demi-heure après ils ne fussent revenus sur leurs pas et n'eussent repassé de nouveau devant lui, il eût cru voir passer une belle châtelaine du moyen âge se rendant rapidement au castel de famille, accompagnée de son père ou de quelque vieux paladin.

Pétrus rentra chez lui et voulut se mettre au travail, mais le travail est une maîtresse jalouse, qui se retire quand vous venez à elle le front chargé des baisers d'une rivale.

La rivale du travail de Pétrus, c'était sa rencontre, sa vision, son rêve. Vainement il prit sa palette, vainement, debout devant son chevalet, il essaya de conduire son pinceau sur la toile, l'ombre de l'amazone planait au-dessus de lui, écartait sa main, caressait son front.

Cependant, après une heure de lutte contre le beau fantôme, il se mit à l'œuvre.

On eût pu le croire vainqueur; il était vaincu.

Le sujet ébauché qu'il devait représenter le tombe était un cavalier croisé, blessé, mourant, couché sur le sable et secouru par une jeune fille arabe.

Tandis que des esclaves noirs qui s'étaient, qu'au lieu de l'achever on vint en aide en chien d'infidèle, soulevaient la tête du mourant, la jeune fille au second plan allait, dans le casque du chevalier, puiser de l'eau à une fontaine ombragée par trois palmiers.

Ce tableau, au moment où Pétrus était rentré de sa promenade, lui avait paru de l'allégorie précise de sa vie. N'était-il pas, en effet, ce chevalier blessé, dans ce rude combat de l'existence où tout artiste est un croisé accomplissant un long et dangereux pèlerinage à la Jérusalem de l'art, et cette jeune arabe qui avait rencontré, n'était-elle pas cette bienheureuse fée qu'on appelle l'espérance, sortant de sa grotte lorsque chaque fois que le travail dépasse les forces, et faisant tomber goutte à goutte, comme la Vénus Aphrodite, du bout de ses cheveux tordus, la rosée qui fraîchit le voyageur?

Ce symbole idéal, qui venait à son imagination, lui parut si frappant, qu'il résolut d'en faire le symbole de sa vie, et prenant son couteau à gratter, en un instant il effaça les deux têtes de la jeune Arabe et du chevalier, et substitua son visage à celui du chevalier et celui de l'Amazone au visage de la jeune fille.

Vous devinez quelles conditions il était rendu au travail. Nous avons donc raison de dire qu'au lieu d'être vainqueur, il était vaincu.

A partir de ce moment, il fut quatre mois sans revoir la belle amazone, et, disons mieux, sans chercher à la revoir. Mais par le même hasard qui la lui avait fait rencontrer une première fois, un jour du mois de janvier 1827, par une matinée de neige éclatante, il la rencontra de nouveau dans une calèche sur le boulevard désertée.

Cette fois, elle était vêtue de noir et accompagnée d'une vieille dame qui semblait dormir au fond de la calèche.

La voiture suivait le boulevard des Invalides jusqu'à l'allée de l'Observatoire; puis elle revenait par l'allée de l'Observatoire au boulevard des Invalides, recommençant incessamment le même manége.

Enfin elle disparut à l'angle de la rue Plumet.

Pétrus comprit que c'était dans cette rue que demeurait son idéalité. Un matin, il s'enveloppa jusqu'au menton dans un grand manteau, et alla se blottir sous la porte d'une des maisons de la rue Plumet, attendant le retour de la voiture qu'il venait de voir passer.

Vers une heure de l'après-midi, la voiture rentrait dans l'hôtel dont Pétrus, au commencement de ce chapitre, avait avec tant de précision parlé. Il connaissait donc sa demeure maintenant, comme on le voit, fut un gros mensonge qu'il en disant que chacun devait savoir l'adresse des Lamothe-Houdon, puisqu'un mois auparavant lui-même ne la savait pas.

Il est inutile de parler de la joie que causa au jeune homme la visite de cette fée qu'il n'avait jusqu'alors connue, comme surprise et presque admirée qu'à l'état de vapeur, et il est probable que la vieille dame qui l'accompagnait eût été sourde et aveugle, Pétrus lût moins chez lui et eût descendu à la jeune princesse, non-seulement le portrait qu'elle désirait, mais vingt autres portraits encore, car depuis six mois, le jeune peintre avait malgré lui donné à toutes les femmes les traits charmans, quoiqu'un peu altiers, de Régina. (*A continuer*)

ATTENTION.

Nous sommes priés d'appeler l'attention des acheteurs de sucre de la Havane sur la vente de 97 caisses qui aura lieu cette après-midi, à 4 heures et demie, par l'intermédiaire de MM. Murphy & Nevins, encanteurs. Voir aux annonces.

Les propriétaires d'hôtels et les personnes qui désirent acheter des meubles sortis de bonnes manufactures, n'oublieront pas que MM. J. A. Beard & May vendent aujourd'hui, à 11 heures du matin, tout le mobilier de la maison No 117, rue St Joseph, entre les rues Magazine et Camp.

Nous appelons l'attention des acheteurs sur la vente de 450 paniers bouteilles vides, qui aura lieu aujourd'hui à 5 heures P. M. dans les magasins de M. A. Carrère, importateur, No 25, rue de la Vieille Levée.

Marchandises sèches. Habillements avariés.

Nous appelons l'attention des acheteurs à la vente de marchandises sèches et habillements avariés qui aura lieu aujourd'hui à 10 heures du matin au magasin d'encan de Bloche et Lissemont No 77 rue de Chartres.

Conditions à la vente.

DES MEDECINS DISTINGUÉS, des négociants avantageusement connus, des apothicaires respectables, et des centaines de personnes témoignent de l'efficacité de L'ANODYNE CHERRY EXPECTORANT DE STABLER contre la toux, le rhume, les maux de gorge et les affections pulmonaires. Ce remède est composé d'ingrédients approuvés et chaudement approuvés par la Faculté. Le LIQUEUR CONTRE LA DIARRHÉE est préparé avec autant de soin et d'habileté; le succès en a été remarquable. Plus de 500 médecins auxquels l'inventeur a révélé la composition de ces médicaments, en parlent avec éloges. Si vous toussez ou souffrez du mal de gorge ou d'une affection pulmonaire quelconque, essayez l'EXPECTORANT. Si vous ou vos amis avez besoin de la LIQUEUR CONTRE LA DIARRHÉE, employez-la en toute confiance et vous verrez le résultat. Voir les pamphlets que donnent les agents. Prix: 50 cents seulement la bouteille ou six bouteilles pour $2. 50. E. H. STABLER & Co., propriétaires, Pharmaciens en gros, à Baltimore. A vendre à la Nlle Orléans par J. WRIGHT & Co., agents pour la vente en gros, No 151, rue de Chartres. Et par F. Kaltreyer, Robt. McCracken et les marchands en général aux Etats-Unis. 19 oct—12

LES MEDECINES GRAEFENBERG.

LES MEDECINES GRAEFENBERG sont reconnues partout comme les meilleures qui puissent employer se familles. Les médecins ne plus distinguée les reconnaissent, et toutes les personnes qui les ont employées en garantissent l'efficacité.

On peut se procurer *gratis*, chez le soussigné, un pamphlet contenant une liste de plus de 60 maladies, les symptômes de ces maladies et le traitement qui doit être suivi. J. WRIGHT & Co., 151, rue de Chartres.

Chez lesquels on trouvera en tout temps un assortiment complet de ces médecines. 30 jan—1an

Avis aux planteurs et aux négociants.

Le soussigné a l'honneur d'annoncer aux planteurs et négociants commissionnaires, qu'il est maintenant prêt à livrer, pour la saison, du Bisulfite de Chaux d'une force suffisante, fraîchement préparé [illegible] qui pourraient le rendre épais et lourd lorsqu'on l'essayerait avec l'hydromètre.

Il rappelle aux planteurs qu'il était, l'année dernière, le seul qui manufacturât réellement cet article et que l'expérience qu'il a acquise est le plus sûr garant de la qualité de produits qu'il offre.

Il a, depuis lors, encouru de fortes dépenses pour perfectionner ses appareils, afin de pouvoir remplir tous les ordres, dans le plus bref délai.

Le soussigné construit du plus au modèle de moulins à sucre, par un plan d'amélioration qui est reconnu pour [illegible] de [illegible]. R. NORRABIE. Propriétaire de New Orleans Southern Chemical Works. Bureau au coin des rues Blanchs et Tchoupitoulas. 20 juillet—6m

BOUCHONS EGAUX.—30 balles, à vendre par B. VALLS, 73, rue des Magasins.

INSTITUT JACKSON.
Réponse au dernier mot de M. Boursier.

CEDANT aux sollicitations pressantes de mes amis, je me vois obligé de répondre à l'écrivain public, auteur du fameux article Boursier. On comprendra facilement mon hésitation, quand, par les *chefs-d'œuvre* littéraires de M. Boursier, nous aurons prouvé sa nullité dans l'enseignement. Il sera facile aussi de se convaincre de l'hypocrisie de notre innocente victime, après avoir pris en considération sa hautaine conduite.

Je réponds donc à l'auteur du bel article: si mon voisin a écrit contre les gymnases, croyez bien que c'est dans l'intention d'attaquer les belles constructions gymnastiques que nous avons élevées à grands frais dans notre vaste cour; et cela est si vrai, que tous ceux qui ont lu avec attention son écrit ont compris comme *nous* qu'il s'adressait à notre établissement. Il voulait nous priver ainsi de l'avantage de notre gymnase, parce que son local ne lui permet pas d'en faire construire un.

Nous avons donc naturellement répondu à cette attaque, non avec colère, mais avec indignation. M. l'écrivain en appelle à votre jugement; dites moi, n'est il pas du plus grand ridicule qu'un homme entièrement étranger à l'enseignement, fasse tous ses efforts pour épouvanter les parents et leur faire croire qu'on devrait supprimer les gymnases dans les institutions.

Il ignore donc, ce pauvre critique, que les exercices gymnastiques sont considérés par toutes les académies et par les Facultés de médecine, comme étant les plus propres à développer et à fortifier le corps des enfants? Ces exercices auront donc lieu dans notre établissement et il ne nous empêcheront pas, je l'espère, de faire de nos élèves des gladiateurs et des acrobates, comme vous le dites si à propos; mais, semblables à ceux qui sortent des premiers colléges d'Europe et des Etats Unis.

Passons, M. l'écrivain, à l'explication de cette fameuse phrase: "La gymnastique est propre à apprendre de bonne heure aux jeunes gens à désirer l'approbation publique." Mais, monsieur, cette phrase s'explique d'elle-même! Est-ce que dans tous les exercices du corps comme dans ceux de l'esprit, il n'est pas naturel qu'une noble émulation existe entre ceux qui concourent aux mêmes travaux? Des juges compétents n'ont-ils pas décidé depuis longtemps que la gymnastique, l'escrime, l'équitation sont le complément d'une bonne éducation? Eh! pourquoi le vôtre prix? N'est-ce pas pour apprendre à mériter l'approbation publique? Voit-on dans les assauts d'escrime, dans les exercices gymnastiques, le vainqueur rester indifférent à l'approbation publique? Ne croyez pas que le sole le premier qui ait eu cette idée, je la tiens de Rostan et de J. J. Rousseau, deux hommes dont l'autorité vaut assez celle de M. Boursier.—Du reste, monsieur, vous me paraissez de si bonne foi que vous conviendrez avec moi, que si les exercices corporels sont quelque chose dans notre établissement, ils ne sont rien quand on les compare à ceux de l'intelligence.—Vous n'avez pu supposer que nous y attachions la plus haute importance à distraire agréablement et utilement l'esprit de nos élèves pendant les récréations.

Comme vous le dites dans votre article et avec une grande perspicacité, c'est par les lettres, les sciences, la morale et les beaux arts que nous devons trouver les moyens de cultiver avec succès les intelligences qui nous sont confiées. Notre passé dans l'instruction publique, le plan d'éducation de notre établissement, le zèle et l'habileté de nos professeurs ne peuvent donner des doutes sur les bons résultats que nous pourrons obtenir.

Arrivons à l'instituteur *matamore*.—Qu'il me suffise de vous dire à ce sujet, qu'après avoir été professeur dans les premières institutions et dans les colléges de France, et avoir eu l'avantage de professer les hautes classes dans les principaux établissements de la Nouvelle-Orléans, j'ai eu l'honneur de compter parmi mes élèves plusieurs enfants de tout les familles les plus honorables. Comme vous le voyez, *Monsieur*, le nom de *Matamore* n'est pas heureusement appliqué.

A cette occasion, je suis obligé de vous dire que votre leçon de morale est déplacée, elle porte l'empreinte de la haine de cet homme dans le vrai de quel vous avez trempé votre plume. Que cet individu sache que nous nous efforçons de donner à nos élèves l'exemple de la vertu et de la justice. Nous ne négligerons jamais de les élever dans les sentiments de l'honneur, qui seul fait la dignité de l'homme. La lâcheté, la calomnie, l'*hypocrisie* et l'outre cuidance de ce pionnier de l'intelligence d'autrui seront représentées à nos élèves comme les vices les plus infâmes qui ont été en tout traînent dans la boue les misérables qui auront triomphé un instant et réussi à tromper la société.

Arrivons enfin à cette phrase si longuement critiquée. Il est fâcheux que le triomphe cette trop en relief la simplicité de M. Boursier. Cette erreur provient, monsieur, que le cop sits de mon manuscrit a écrit le mot *gymnastique* pour *gymnase* et que j'ai eu la négligence de ne pas relire sa copie—Je n'ai peut-être donner une idée de l'importance que je mettais à cet article. Je regrette pour M. Boursier que, comme mon copiste, il s'en tienne dans les fautes suivantes dans les quelques lignes qu'il fait publier l'hiver dernier: *«souvent professeurs français à l'étranger—chez d'enseignements sus-indiqués—et ailleurs, hier quand je vous perdrai, &c, &c.»*

Vous voyez que votre écrit, monsieur, vous n'avez donc jamais eu la prétention d'expliquer de peu ce qu'il corriger. Il est vrai que j'ai vu [illegible] écrits de votre main qui sont loin de faire honneur à votre instruction. Je ne sais cela que pour vous prouver combien vous êtes ridicule, en voulant vous poser comme un juge, la vôtre, je vous les ai indiquées, et même de vos [illegible].

M. l'écrivain vous avez mis, en citant notre paragraphe, un *compromis* d'équivoque dans le mot — Il est temps que vous, M. Boursier n'en imposez plus au public et qu'il ne se pose plus en homme important dans l'enseignement, car, de vérité, ne saurait on le traité pour le corps enseignant qu'un homme tout-à-fait capable ne saurait du talent des autres, soit prétendre à la première place dans le professorat? Dans ses [illegible] et on n'est pas à rendre service à la société que de dévoiler ses parasites prétendus? Nous proposons donc à M. Boursier, pour confondre notre calomnie, de vouloir bien accepter comme nous l'épreuve d'un concours public sur les matières de l'enseignement, sous la condition, en cas de défaite, de se parler à M. B surtout d'un avenir de littérature en [illegible] et les élèves. C'est alors que le public pourra juger de sa capacité et de notre franchise.

Vous remarquerez, Monsieur, que l'écrivain dans ma réponse, je ne pouvais avoir de ton de M. Boursier, mon préférant pas le plaisir de cheminer avec les attaques de ce plagiaire. Veuillez dire, monsieur, à cet homme que désormais je ne lui répondrai plus lui que quand il aura prouvé au public qu'il est digne d'une réponse.

ED. JEGOU.

Malgré ma résolution de rester étranger à la discussion entre MM. Jégou et Boursier, je croirais faire preuve d'ingratitude envers ce dernier et les bons amis qui me restent ne remerciant pas des éloges qu'il s'a prodigués dans son dernier écrit. J'y suis d'autant plus sensible, qu'ils m'a suffisamment prouvé qu'un homme d'un mérite à toute épreuve. A. LATORRE.

Ecoles Publiques du Deuxième District.

AVIS est donné aux postulants que, par suite d'une vacance à l'Ecole Supérieure des Filles, (département anglais), le comité va procéder à une élection le 21 et le 26 octobre, à 5 heures de l'après-midi, au bureau du secrétaire, en face de la Place Jackson. Par ordre du comité. E. STAES, Secrétaire. 16oct—6t

A louer.

Des chambres garnies. Il y a aussi une pension bourgeoise où l'on ne peut guère plus de 4 à 5 pensionnaires. S'adresser rue Bourgogne No 59, entre Bienville et Douane. 18 oct—3

UNE bonne CUISINIERE française et bonne ménagère, venant de Paris, demande du service dans une maison bourgeoise, ou quelque chose de convenable. S'adresser rue Dumaine, No. 58. 18 oct—3

AVIS.

Un cheval alezan s'est arrêté, le 16 du courant, sur l'habitation de M. J. Ste Lessier. Le propriétaire peut venir l'y réclamer en payant les frais. 18 oct—3

PANIERS à huitres—50 douzaines en débarquement du navire Melans et à vendre par H. M. BARLOW & Co, 18, rue du Canal

BALAIS—200 douzaines, en débarquement du navire Mary Queen et à vendre par H. M. BARLOW & Co, 18, rue du Canal

VINS—100 barriques vin vieux Margaux; 20 pipes vin Catalan; 100 barils vin de Porto; 100 paniers de Madère et Malaga &c; 200 caisses vin rouge blanc. En magasin et à vendre par LANATA, GANDOLFO & Co, Nos 9, et 10, rue Jefferson

Pickles, Sauces et Confitures anglaises

REÇU en magasin un assortiment complet de Pickles, Sauces et Confitures anglaises, de la marque Crosse & Blackwell, de Londres, à vendre par DURTZE & IKEN, encoig. Royale et Conti. 18oct

WHISKEY—A livrer par steamboats Eliza et Grand Prairie de St-Louis: 120 barils Raw Whiskey; 50 barils supérieur rectifié Steamboat Brandy. THOMAS PINET & Co, 53, Old Levée. 18oct

CIGARES DE LA HAVANE—93,800 cigares de la Havane, reçus par le navire Samuel J. Powers, en magasin et comprenant un assortiment de Millars, Presses, dos y Regalia, des marques cons rivales Pruebeses, Retios, Gutierres et autres aussi renommées. A vendre par J M CABALLERO, 36, Vieille Levée, 18 oct. Entre Bienville et Douane.

TABAC TURC—En caisses de dix douzaines de paquets de première qualité. A vendre par J. M. CABALLERO, 36, Vieille Levée. 18 oct Entre Bienville et Douane.

GENIEVRE de la Hollande—80 pipes marque du Cygne, en débarquement du navire Melhouse, à vendre par B. VALLS, 73, rue des Magasins 18 oct

CHARBON pulvérisé pour distillateur—10 boucauts, en débarquement du navire Elvira Owen, à vendre par B. VALLS, 73, rue des Magasins. 14oct

CACAO de Guayaquil—30 sacs, en débarquement du navire St Patrick, à vendre par B. VALLS, 73, rue des Magasins. 18 oct

SUCRE de la Havane—40 caisses, en débarquement de la goëlette J S G ·Bridge à vendre par B. VALLS, 73, rue des Magasins. 18oct

CIGARES de la marque Espanola—102,000, à vendre par B. VALLS, 73, rue des Magasins. 18oct

CIGARETTES de la marque Espanola—5c,875 paquets, en débarquement de la goëlette J S G Bridge, à vendre par B. VALLS, 73, rue des Magasins. 18oct

Achat à réméré. Changement de domicile. Prêts d'argent sur dépôts.

MME DOCTEUR a l'honneur d'annoncer à sa clientèle, et à ses amis, qu'elle a transféré son domicile et son agence, à l'encoignure des rues Royale et Toulouse, No 161, rue Royale. 17 oct—6

THEODORE DUREL. CHARLES DUREL.
T. & C. G. DUREL,
Marchandises Sèches.
Rue Royale, 80, entre Bienville et Conti.

Planches et bois de fantaisie, au prix coûtant!!

ENVIRON 400,000 pieds de PIN BLANC UNI, un bon assortiment de CHENE, CERISIER, ACAJOU, FRENE, NOYER, toutes sortes de BOIS DE FANTAISIE et de PLANCHES, que je vendrai au prix coûtant pour du comptant ou en bons billets. HENRY T. SHERMAN, No 13, rue St-Joseph. 17 oct—6 f

EN débarquement du brick Sam. J. Powers, venant de la Havane: 217 caisses sucre blanc et jaune de la Havane; 214,000 cigares de différentes marques et qualités; 150 sacs café vert de la Havane. A vendre par S. DE VISSER & Co., No 76, rue des Magasins. 14oct

CHAMPAGNE A. DUTEMPLE & FILS—50 paniers de cette marque célèbre, en bouteilles et en demi-bouteilles, venant d'être reçus, et à vendre par H. MEDGERS, Rue de la Commune, No 31. 14oct—3m.

A LOUER.

MAISON et bureau No 77, Passage de la Bourse, entre Bienville et Conti. S'adresser à M. MUSSON, 3 rue Carondelet. 15oct

A LOUER—Le bel appartement, au 1er étage, de la maison No 164, rue Royale, occupé par le Dr Blanchard, dentiste. Livraison au 1er novembre. S'adresser chez J. GAUDIN, Magasin de Pianos, même maison. 12oct—4m

A VENDRE—Une bonne GROCERIE bien achalandée et établie depuis environ vingt ans à l'encoignure des rues Bourgogne (ancien) de Grapes et Marigny, dans le Troisième District. S'adresser pour les conditions sur les lieux, ou aux propriétaires. F. DUCROT, coin Bourgogne et Marigny. 15 oct—15

LA MAISON J. F. LELIEVRE,
LIBRAIRE,
RUE ROYALE, No 210,

OFFRE à vendre en gros et en détail à un prix excessivement réduit 2000 ALMANACHS pour 1855, arrivés spécialement pour la Louisiane. 28 oct—1m 1er déc

VANILLE—4 caisses, à vendre par B. VALLS, 73, rue des Magasins. 18sept

COMPAGNIE D'ASSURANCE MONARCH DE LONDRES.
Capital souscrit et surplus, $2,000,000.

Fonds spécial: $150,000, entre les mains des assureurs de New-York pour couvrir les pertes.

Assureurs à New-York.
John L. Aspinwall, George Curtis, Watts Sherman.

Directeurs à New-York.
Silas K Everett, Wm L King, Geo B Morewood, James Harper, Wm H Macy, Joseph Stewart, Robt Haydock, Benj A Mumford, Benj M Whitlock.

WM. ALLING, agent, 33 rue Carondelet, bureau des Water Works 18 oct—6m

INSTITUTION BOURSIER.
A propos de Gymnastique.

LES personnes qui ont lu l'article publié par moi, dans l'*Abeille* du 13 courant, n'auront certes pas besoin des explications suivantes, pour être convaincues du peu de justice, dont fait preuve à mon égard, dans son avis de ce jour, mon voisin et ami M. Jégou. On comprendra facilement, que m'étant engagé à faire construire un gymnase, dans mon institution, il me fallait annoncer au public les raisons pour lesquelles je substituais l'escrime à la gymnastique, exercice dans lequel, telle est du moins mon humble opinion les accidents les plus graves peuvent être la suite d'un moment d'oubli ou de maladresse. M. Jégou, mon voisin et ami, a jugé convenable de s'appliquer ce qui ne le concernait nullement. J'en suis fâché, et une contestation qu'on lui rappeler que le cadre est une triste conséquence pouvant faire dire des balourdises à l'homme le plus intelligent; et comme preuve de ce que j'avance je demanderai à M. Jégou ce qu'il entend par la phrase suivante: "La gymnastique est propre à apprendre de bonne heure aux jeunes gens à désirer l'approbation publique." On ne saurait exciter l'émulation des enfants, quand il s'agit d'études sérieuses, qu'a de beaux arts, rien de mieux, parce que les uns et les autres tendent à former le cœur et l'esprit; mais un pareil langage à propos de gymnastique, rappelle le temps où le gladiateur savait mourir, et laisserait supposer que M. Jégou a pour but principal de faire des acrobates, dignes émules des Mazurier, des Saqui, etc.

Que notre voisin et ami M. Jégou revienne donc à des sentiments de justice et de modération. Son langage, et ses élèves aussi, y gagneront. Dans le métier où nous sommes, il est peu convenable, pour un instituteur surtout, de jouer au *Matamore*, toujours disposé à mettre flamberge au vent. L'éducation première d'effaça difficilement, et l'enfant élevé dans l'idée, que la raison de plus fort ou de plus adroit est toujours la meilleure, ne fera jamais qu'un triste sujet.

Je suis satisfait pour M. Latorre, qu'il ait refusé de partager la responsabilité de fameux Nota de M. Jégou. Comme homme, M. Latorre a compris qu'il est malséant d'avoir sans cesse l'injure à la bouche et la haine au cœur. Comme professeur, il a fait preuve de goût, en refusant sa signature à un article, où se traîne péniblement une phrase, que M. Jégou, aidé de toutes ses connaissances, analysera difficilement. Je vais la citer textuellement. "Je dirai à Mr B qu'il crie tant contre la gymnastique parce qu'il recule devant le sacrifice d'en faire construire un." A quoi se rapporte ce déterminatif un? à gymnastique, sans nul doute; pour l'accord, il fallait donner une.

Mr Jégou pourrait-il affirmer maintenant que la locution *construire une gymnastique* soit française? Telles sont les réflexions que je lui soumets; et si, comme il le prétend, il possède quelques unes de mes productions littéraires, autrement plus ou moins la grammaire française, ce dont je doute, qu'il se souvienne des erreurs que cause souvent un moment d'oubli, ou de précipitation; et qu'il pardonne un peu aux autres ce qu'il lui est beaucoup pardonné.

Le nombre de mes élèves, m'obligeant à assister, sans relâche, aux quatre professeurs que je me suis adjoints, je me verrai désormais privé du plaisir de répondre aux attaques de M. Jégou mon voisin, et toujours mon ami. Cette résolution est basée sur une ferme conviction, d'obtenir des enfans qui me sont confiés, des succès pouvant, mieux que toutes les polémiques du monde, confondre la calomnie, et m'acquérir l'estime et la confiance des familles.

Nouvelle-Orléans, 16 octobre 1854
E. BOURSIER.

CONFECTION D'HABILLEMENTS D'HOMMES.
HABILLEMENTS CONFECTIONNES
M. SUARD,
No. 69 rue Commune, entre Camp et Magasins.

LE soussigné ayant engagé un tailleur *expérimenté* pour la coupe d'effets d'hommes, tels qu'habits redingotes, pantalons, gilets, etc. etc. etc., informe respectueusement ses *amis, connaissances et le public* qu'ils se chargera de toutes commandes qui pourraient lui être laissées pour la confection des articles ci-dessus, à des prix extrêmement modérés.

Ayant fait à New York un choix de ce que le dernier genre et de draps de toutes nuances on trouvera toujours chez lui tout ce qui peut désirer en ce genre. L'attention la plus grande sera portée fidèlement portée à la *coupe* ainsi qu'à la *façon* qui ne laisseront rien à désirer.

Aussi:

Un assortiment complet d'habillements confectionnés reçus par les derniers arrivages, tels que: Redingotes, habits, bonnes, blouses, vestes; Paletots légers et pardessus; Pantalons noirs, satin, blancs; Ditto satin blanc et noirs, Robes de chambre; Haute nouveauté, dernier genre; Un magnifique assortiment de gilets de dessous.

Aussi:

Un grand assortiment de chemises, cols, gants, cravates, parapluies, malles, etc, etc, etc. 15 oct M. SUARD.

LE Dr. BARBE a transporté son domicile rue St. Louis, No 193, entre Bourbon et Dauphine (près Dauphine.) 16 oct—1m

AVIS.

LES personnes auxquelles feue Mlle DESIREE MARCHE peut devoir, sont priées de présenter leurs réclamations à M. Edmond Dupuy, No 237, rue Dauphine. 16 oct

MARCHANDISES NOUVELLES ET DE MODE.
FRANCIS FABRE & Co.
Au coin des rues St-Charles et Commune.

APPELLENT respectueusement l'attention de leurs amis à leur grand fonds de choix de vêtements d'automne et d'hiver qu'ils reçoivent en ce moment des maisons de New York qui comprennent tous les articles de la garde robe des messieurs. Ils les vendront à des conditions très libérales.

Ils recevront, pendant toute la saison de nouveaux approvisionnements, afin d'avoir toujours en magasin un assortiment qui soit complet et mérite le patronage des acheteurs. 14oct—1m

Société Howard—Avis.

A partir du 15 COURANT, cette société cessera de distribuer des secours, afin de clore. Les personnes qui ont des réclamations à faire valoir, sont priées de les présenter au trésorier, pour qu'elles soient acquittées, d'ici au 1er novembre prochain, autrement les dites réclamations ne seront pas reconnues comme dues par la Société. D. I. RICARDO, secrétaire 14 oct—en lower-mo

T. MOREAU,
151, rue Royale, encoignure Toulouse.

A en débarquement par le navire Mulhouse, du Havre: Un assortiment complet de galon nouveauté, Rubans velours de toutes largeurs, Broderies de toutes qualités, Porte-monnaies, Porte-cigares, Peignes de toutes sortes, bracelets, Mouchoirs brodés et unis, Cols en broderie, doubles et numéros, Ombrelles assorties, perlasses, &c.

—AUSSI—

Gants Jouvin, cravates, Parapluies soie et coton, Chaussettes laine et de coton, Chemises pour enfants, &c. &c. 14 oct

A vendre pour la ville.

UNE griffonne de vingt-neuf ans, avec son enfant, âgé de deux ans, et bonne cuisinière, blanchisseuse et repasseuse, bonne couturière, un peu coiffeuse, et parfaite domestique de maison, bonnes recommandations sous tous les rapports, et présentant garantie des vices et maladies prévus par la loi. S'adresser au bureau No 58, rue de la Douane, encoignure Bourbon. 14 oct

GANTS POUR HOMMES
En Chevreau, Daim, Castor et de Suède,

Garantis véritables Jouvin, supérieure qualité, ainsi qu'un grand nombre d'articles de saison, en déballage chez G. LAVIE, 5, rue St Charles. 7oct

CORS AUX PIEDS.

GUERISON radicale en quelques jours, COLCORAME. Dépôt unique aux Etats-Unis chez G. LAVIE, 5, rue St Charles. 7oct

UN SUCRIER récemment arrivé, désire se placer dans une habitation. S'adresser chez Brissiara, confiseur, encoignure Remparts et St Pierre. 8oct—4f

Gants Jouvin! Gants Jouvin!!

REÇU par LION & PINSARD, 66 et 68, rue Royale, encoignure Bienville: 200 douzaines gants Jouvin, garantie véritables. 6octobre

A VENDRE.

LE griffe WILLIAM, âgé de 31 ans, excellent domestique de maison, servant parfaitement à table, intelligent et sachant faire un peu de tout; avec sa mère JOHANNA, mulâtresse âgée de 50 ans, excellente blanchisseuse en fin et bonne pâtissière. Conditions: comptant. S'adresser à J EUGENE TOURNE, encanteur, 95, rue Commune. 6oct

A VENDRE.

MME. Vve CHARRY, étant décidée à se retirer des affaires, offre à vendre SON FONDS DE MAGASIN, avec ou sans les marchandises. Elle profite de cette occasion pour prévenir les personnes qui pourraient avoir des réclamations contre elle, à vouloir bien les présenter à son magasin No 36 rue Condé, entre les rues Dumaine et Madison, et prie également celles qui lui doivent de vouloir bien venir régler leurs comptes. 5 oct—15

A LOUER.

LE rez-de-chaussée du magasin No 4 Front Levée, entre Douane et Bienville. Possession en sera donnée le 1er novembre. S'adresser à HALL et RODD, 4 Front Levée. 5 oct

MOUSSE nettoyée à l'aide d'une machine—1000 balles d'excellente mousse noire, à vendre par A. LAFOREST, Rue Bienville No 29. 5oct

ON demande quatre NEGRES pour travailler sur une plantation de la côte. Salaire, $46 par mois. S'adresser à HALL & RODD, 4, Front Levée. 5oct

COUVERTURES DE LAINE—Grandes—Un assortiment de couvertures à lits de 3 à 9 points, à vendre chez H DE GOER & RIFFLARD, 28, rue de la Douane. 5 oct—1m

Aux cotonniers du coton.

LES soussignés ont fait manufacturer expressément pour les échantillonnistes de coton, un sandonu, seul convenable à leur usage. Ils invitent à venir voir cet article. A vendre par URIAH A. POLLARD & Co., 76, rue du Canal, près Chartres 2 oct

Fco. de FUENTES & Co,
Marchands-Commissionnaires,
No 20, rue de la Vieille-Levée.
Importateurs de produits de Bordeaux, de Marseille et de la Havane. 26déc—1an

ALE d'Ecosse—125 pipes marque Harvey, en magasin et à vendre par O. VALETON & Co, 25, rue Tchoupitoulas 31 août

ALE et Porter de B. R. Ryan—168 pipes de pale, 100 do Porter de Londres, à vendre par O. VALETON & Co, 25, Tchoupitoulas 31 août

CORNICHONS de New York: 200 colis de grandeurs assorties, marque Wells & Provost, à vendre par O. VALETON & Co

SARDINES—6000 demi et quarts de boîtes, à vendre par O VALETON & Co, 25, rue Tchoupitoulas 31 août

FRAISES en jus—150 caisses fraises fraîches, à vendre par O VALETON & Co, 25, rue Tchoupitoulas 31 août

O. TALAMON & Co, ont transféré leur magasin au Sud rue des Magasins, entre Canal et Commune. sept—1m

300 paniers huile Flagniol, grandes bouteilles, 200 do do do demi-bouteilles, 800 caisses vermicelle, 400 caisses sagou, 400 do macaroni et vermicelli, 400 do conserves françaises; en débarquement du navire Mempkinn, venant de Marseille. A vendre par J. LANATA, 11 rue Jefferson, 12 rue Toulouse

100 BARILS vin d'Oporto, 50 de chery, en magasin et à vendre par J. LANATA, 11, Jefferson, 12, Toulouse 17 oct—3

200 caisses confitures au demi baîtes, 1400 paniers huile Espagnole, do do en quarts de boîtes. A vendre par J. LANATA, 11, rue Jefferson, 12 rue Toulouse 17 oct—3

AVIS AUX CONTRIBUABLES.
Bureau du Recorder du 2d District.

Nouvelle-Orléans, le 9 octobre 1854.

AVIS est donné que les ROLLES D'ASSESSMENTS du Second District sont maintenant prêts à être examinés et corrigés à l'Hôtel de Ville du Second District, et qu'elles de la Loi y resteront exposés pendant trente jours à compter de cette date, conformément à la loi, de 10 heures à deux heures de l'après midi. CLEMENT RAMOS, 4 oct—30f Recorder

AVIS AUX CONTRIBUABLES.

Nouvelle-Orléans, 2 octobre 1854.

AVIS est donné que le tableau d'assessment du Premier District peut maintenant être examiné et rectifié, au City Hall, en face du bureau du trésorier, et restera ouvert pendant trente jours, à partir de cette date, conformément à la loi, de 10 heures du matin à trois heures de l'après-midi. 2 oct—1m H. M. SUMMERS, Recorder.

BUREAU DU CONTROLEUR.
Ville de la Nlle Orléans, 11 octobre 1854.

AVIS est donné aux détenteurs des bons B et C émis par la ville de la Nlle Orléans en faveur de la Compagnie du grand chemin de fer de la Nlle Orléans, de Jackson et du Nord, et de la Compagnie du grand chemin de fer de la Nlle Orléans, des Opelousas et de l'Ouest, que les coupons échus [illegible] le 1er novembre prochain seront payables à la banque de MM. Pant et Co, No 46, rue Pearl, dans la ville de New York, pour les détenteurs et prié de présenter leurs coupons afin qu'ils soient payés. 11 oct—au 1er nov. D. BRYAS, contrôleur.

Ecoles Publiques—2me District.

LA direction procédera, lundi prochain, 16 octobre, à l'élection de deux professeurs pour les départements anglais et français de l'Ecole du soir. Les candidats à ces deux places, et en général toutes les personnes qui souhaitent de l'emploi aux écoles publiques du Deuxième District, sont invités à se présenter devant le comité sur les professeurs, qui siége à toujours jours, à 5 heures de l'après-midi, à partir de lundi 9 octobre jusqu'au samedi suivant. E. STAES, secrétaire. 30 sept—14t

INSTITUTION DE G. BOYER.
Rue Conti No 148.

RENTREE des classes, lundi 4 septembre. 29 août

CHEMIN DE FER DE LA Nlle ORLEANS
A Thibodeauxville.

MAINTENANT que ce chemin de fer est terminé, nous croyons devoir annoncer aux habitants des localités que nous avons reçu un assortiment de marchandises d'hiver [illegible] et de forme à [illegible] sur le rapport du bon prix, et du marché.

Dans le cas ou ce chemin n'offre pas de [illegible] dans l'étranger nous ne manquerons pas à faire ces bons prix auxquels nous nous proposons de vendre certains articles que [illegible] Féroce et France, Drap Zephir et drap de couleur, Bonneterie, &c. &c.

Nous prions particulièrement les personnes ayant besoin de marchandises sèches d'essayer et elles ne perdront pas en examiner en les prix chez nous avant d'en acheter au [illegible] ailleurs. Nous leur garantirons un avantage.

Les habitants de Thibodeauxville qui nous honoreront de leur patronage, peuvent être leurs marchandises au moment où elles arrivent de ce qu'ils désireront remis au dépôt du chemin de fer SANS FRAIS. C. LABROUSSE & Co. 5 oct—1m Marin Rouge sur la Levée No 1

BANQUE DES CITOYENS.

12 octobre 1854.

LA direction ayant adopté une nouvelle forme de certificat pour ses dividendes sur ce compte, les actionnaires sont priés de faire renouveler les anciens certificats au porteur. Par ordre, EUG. ROUSSEAU, Caissier. 12oct

ON demande un professeur de dessin et un maître de violon, pour un jeune homme de [illegible] qui [illegible] chez ses parents. Il connaît bien parfaitement la ville, a une bonne écriture et connaît [illegible] aux affaires [illegible] S'adresser à lettre R. D., bureau de la poste. Les meilleurs recommandations seront données. 9 oct

Desainville et Cie.
OUVERTURE
D'UN NOUVEAU MAGASIN,
No 6, RUE DE CHARTRES.

LES soussignés ont l'honneur d'annoncer à leurs amis et au public qu'ils ont établi un nouveau magasin dans [illegible] la chance de leur [illegible] MARCHANDISES SECHES FRANÇAISES DE FONDS ET DE FANTAISIE, telles que: Mousselines de laine unie, de Paris, dessins nouveaux, Cachemires et mousselines de laine brochés, Soieries brochées et unies, Rubans, dentelles, fleurs, articles de modes, Toiles de toutes sortes, Broderies, Dentelles en toutes genres, Manteaux et mantilles pour dames, Gants de peau et Alexandre. Assortiment complet d'Articles pour Familles et habitations. Snt [illegible] l'annonce.—DESAINVILLE & Co. 8 oct

AVIS.

LEIGHTON & BARBOT,
Successeurs de
THOMPSON, VIAUX & Co.

ONT transféré leur magasin du No 19, rue du Camp, au coin des rues Commune et St Charles et St CHARLES, où ils offrent un assortiment de vêtements [illegible].

DES VETEMENTS DE MODE
DE PRINTEMPS ET D'HIVER

Garantis à des prix très modérés. Tous les articles offerts en vente sortent de leur manufacture et ont été faits cette année.

LINGERIE POUR HOMMES.

Un assortiment complet de CHEMISES DE TOILE ET DE COTON, BONNETERIE, CRAVATES, &c. &c.

Les acheteurs en gros trouveront un bel assortiment de leur marchandises, attendu qu'elles seront vendues aux plus bas prix. Pour du Comptant. 14oct—1m

MM. L. R. DELRIEU & J. ELLIOTT

ANNONCENT à leurs amis et connaissances qu'ils ont repris l'ouverture de leur [illegible] entreprise à quatre [illegible] ce qui concerne le traitement des maladies aux domestiques.

Leur précédente concerne les maladies des hommes.

Leur hôpital, principalement ouvert le jour, rue Perdido No 5, entre Carondelet et Baronne, No 10, Orléans. 5 oct—6 m L. R. DELRIEU & J. ELLIOTT.

GRAINES DE JARDINAGE.
Nouvelle récolte de 1854.

Reçu du Nord, le 30 septembre, par le steamer Granada, des GRAINES DE JARDINAGE ET DE FLEURS de la dernière récolte, ainsi que des oignons de fleurs et de jardins, à vendre par B. DOUR, 29 sep—1m rue Conti, No 32

T. MOREAU,
151, rue Royale, encoignure Toulouse.

A L'HONNEUR d'annoncer aux dames qu'il vient de recevoir un assortiment de la saison de [illegible] guipures, [illegible] brodés, [illegible] et de cols [illegible]. Un grand assortiment de cols, broderies, laines [illegible], et un grand choix de [illegible] articles [illegible]. 14 oct

Marchandises nouvelles.

NOUS avons l'honneur d'annoncer à notre clientèle que nous avons l'ouverture de nos marchandises d'automne, le 2 octobre. RILLEUX & REGGIO, 32, rue Bourbon 2 oct

Bottes et Souliers.

Le soussigné reçoit en ce moment un complet assortiment de bottes et souliers choisis expressément pour le marché du Sud. G. W. DUNBAR, No 5, rue des Magasins. 3 oct

Brodequins Russet. Bottes pour plantations

Un assortiment complet et de première qualité pour plantations. En magasin et à vendre par G. W. DUNBAR, Rue des Magasins No 5. 3 oct

Chapeaux. Chapeaux.

Je reçois en ce moment un assortiment complet de Chapeaux du dernier genre, pour hommes, jeunes gens et enfants.

Aussi:

Chapeaux laine blanche et noire, chapeaux cirés pour plantations. G. W. DUNBAR, Rue des Magasins No 5. 3 oct

Avis de Société.

NOUS avons associé, ce jour, à nos affaires, M. EMILE DUPLANTIER, de cette ville. Le nom de la maison restera le même qu'auparavant. ROMAN & KERNION. N. O. 1er octobre 1854. 2 oct—1m

J. D. HENRIQUEZ.
VETEMENS DE MODE,
ET
LINGERIE POUR HOMMES,
Malles, Valises, Sacs de voyage, &c.
No 14, rue St Charles,
Trois portes au-dessous de l'Hotel Verandah.
NLLE ORLEANS. 20 sept—3m

JOHN M. HUMM,
relieur,
No 51, Passage de la Bourse.

Il exécute tout ce qui tient à la TYPOGRAPHIE, à la RELIURE, dans le plus bref délai. 16 oct—1m

Changement de domicile.

P. ALEXANDRE LANAUZE a transféré son magasin au No 76, rue Vieille-Levée, entre Toulouse et St Louis. 14 sept—3m

Magasins à louer.

A louer pour le 1er octobre prochain, Le magasin Nord-Ouest de la Douane et face à la rue Casaman.

Le magasin en coin Chartres & St Pierre. S'adresser [illegible]. 16 août—45

A LOUER.

Le magasin en briques à trois étages, situé dans la rue de la Vieille-Levée, No 20, maintenant occupé par M. Bernard Turpin, encanteur. Les clés seront livrées le 1er octobre prochain. H. DE GOER & RIFFLARD, rue de la Douane No 28. 8 sep—15

GRAINES GRAINES.

2000 Graines communes et fins, depuis $4 à $25, dernièrement reçues et à vendre par les soussignés, qui se chargent aussi du passage dans toutes les parties de la ville. B. NAUTRE et Co, No 23 et 25 rue Condé. 12 oct—3 m.

PORTER—Double et toncée, qualité extra, en demi-bouteilles, reçu de Liverpool, à vendre par JUAN Y. DE EGANA, 47 rue Bienville 12 oct

ECAILLE, de Honduras, à vendre par J. Y. DE EGANA, 47, rue Bienville 12oct

Brodequins Russet et Chapeaux laine.

Les planteurs peuvent se procurer d'excellents brodequins et chapeaux de laine, au magasin de FROST & Co, rue des Magasins No 10 13 oct

CHAPEAUX laine et Brodequins russet, pour plantations. A vendre par FROST & Co, rue des Magasins. 11 oct

FRUITS AU JUS—120 caisses fruits au jus, nouvelle récolte. 75 caisses fruits assortis au jus de la marque de Jph. Peneau, de Nantes. A vendre par FAURES & NORMAN, 33 et 35, rue Royale 14oct

SAUCISSES truffées—100 boîtes saucisses truffées, 30 boîtes andouillettes truffées. 300 do truffes du Périgord. 100 do do do. 50 do sardines Rodel. 50 do do du do. A vendre par FAURES & NORMAN, 31 et 35, rue Royale 14oct

CONSERVES de St Louis—Les soussignés préviennent leurs amis de la ville et ceux de la campagne qu'ils viennent de recevoir de la fabrique du connaisseur Monsieur L. Longuet un assortiment complet, qu'ils offrent à vendre aux prix les plus réduits chez FAURES & NORMAN, 20 et 35, rue Royale 14oct

MEDICAMENS—Produits chimiques et parfumerie, à vendre en gros et en détail, à la pharmacie du (13 mai) SYMES, enc. Canal et Carondelet.

AUX HABITANTS SUCRIERS.
Fabrication du sucre.

NOUVEL AGENT ET PROCEDE NOUVEAU

TOUS ceux qui ont quelque expérience comme sucriers, savent que le Bisulfite de chaux préparé d'après le procédé Melsens ne peut que nuire à la fabrication du sucre, telle a été aussi, l'opinion qu'en a toujours eue, dès son apparition, un des chimistes français les plus distingués. C'est pourquoi j'avait été tout à fait mal, de côté quand un habitant de St Jacques, M. C. Mélançon, a essayé d'un procédé tout différent de ceux de M. Melsens au moyen de cette substance. Les résultats ont été tout fort satisfaisants plutôt qu'on ne pût se [illegible] il [illegible] relevé le Bisulfite de chaux soit complet dans le lieu où il [illegible]. Cependant, ce succès n'a pas été qu'il faille s'en tenir là: le sucre de la Louisiane, doute, est appelé à une perfection qu'il n'a pas encore atteint. Cette considération et l'encouragement libéral que j'ai reçu de mes amis, m'ont déterminé à me mettre à l'œuvre, et, après bien des travaux et de nombreux essais, j'ai eu pour résultat le produit d'un agent chimique éminemment propre à la fabrication du sucre, auquel j'ai donné le nom de *Fluide Desruisseau*, et que je viens offrir aux sucriers et au commerce.

Les deux certificats que l'on trouvera plus bas me dispensent de donner plus d'extension à cet avis; ils font connaître suffisamment la nature et les propriétés de cette nouvelle substance et les avantages qu'offre son emploi.

La maison Roman et Kernion est chargée exclusivement de tout ce qui se rapporte à la vente du *Fluide*, dont le prix est fixé à six piastres le baril, compris le procédé pour son emploi, qui sera communiqué sans aucune rétribution à l'acheteur.

Un échantillon du sucre fabriqué le 9 septembre dernier peut être examiné chez MM. Roman & Kernion.

Nouvelle-Orléans, 9 octobre 1854
(Signé) O. ROBIN chimiste

Certificat du professeur Riddell.

Université de la Louisiane,
Nlle-Orléans, 28 septembre 1854.

M. OSCAR ROBIN.

Monsieur,

Nous avons examiné avec soin, votre *Fluide Desruisseau*, que vous destinez à la fabrique du sucre, et nous en considérons la nature de ses propriétés chimiques, nous sommes d'opinion que son emploi doit être plus efficace et doit donner des résultats plus satisfaisants, que celui du Bisulfite de chaux, soit Melsens, en ce qu'il vient moins de dépôt et [illegible] de [illegible] d'acide sulfurique à tout fait avantageux.

Vos obéissants serviteurs,
(Signé) J. L. & W P. RIDDELL.

Certificat de M. C. P. Mélançon

Je, soussigné, Constant Mélançon, habitant de la paroisse St. Jacques, certifie que le 13 septembre j'ai, sont mois, j'ai fait usage pour la fabrication du sucre d'après mon procédé, d'une substance chimique qu'il a été tournie sous le nom de *Fluide Desruisseau* par M. Oscar Robin, chimiste, qui m'a été été livrée. Le résultat de cet essai a été des plus satisfaisants et supérieur à celui que j'ai pu obtenir antérieurement, par l'emploi du Bisulfite de chaux. La réaction a été plus prompte et plus complète, sucre d'une plus belle cristallisation et de meilleure couleur; il m'a offert, ainsi que le sirop, la même une provenant, aucun de saveur étrangère.

La fabrication de ce sucre a été faite en présence du gouverneur A. B. Roman et de MM. S. Roman, Ct. Chenaut, J. A. Gaudet, A. Ferry et beaucoup d'autres habitants notables de la paroisse, qui aussi pourront constater, que le jus de canne du [illegible] n'a fait usage ne passait pas plus de cinq degrés.

Paroisse St. Jacques, 29 septembre 1854
(Signé) C. P. MELANÇON.

NOTA. L'accroître qui vient de détruire mon établissement m'empêche pour le moment de remplir les ordres qui peuvent m'être transmis, mais d'ici trois semaines au plus j'espère être en état de satisfaire à toutes les demandes.

9 oct—15 O. ROBIN

JARDIN A LOUER.

Le quart de l'îlet formant l'encoignure des rues Hôpital et Dorgenois, terre élevée et aussi cultivée, conviendrait parfaitement à un jardinier vu sa proximité avec les marchés de la ville.

La petite maison, bâtie au centre, est neuve, ainsi que l'entourage. Il y aide plus un grand puits en briques qui peut donner en tout temps d'eau pour l'arrosage du jardin pendant toute la saison.

S'adresser rue de Chartres, No 119, au premier. 16 oct J. F. LESNIER

Compagnie 1 des National Guards. Attention!

Vous êtes priés d'assister à une assemblée qui aura lieu, MERCREDI, 18 du courant, à 7 heures du soir, à la salle du bal d'Orléans, rue Orléans, entre Royale et Bourbon. Tous les membres de la compagnie qui doivent être présents, car des affaires pour cette assemblée, sont priés d'être présents. Par ordre du capitaine GUY DUPLANTIER. CHAS. O. FLECHIER, Secrétaire pro tem 16 oct—3

AVIS.

R. B. SYKES, encanteur, a transporté son bureau au No 45, rue des Magasins, en face de l'Arcade de Banks. 25 oct

AVIS D'ENCAN.

BERNARD TURPIN, Encanteur, No 47, rue des Magasins. *Jours de vente*: MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS. Avances d'argent sur marchandises.

ON demande une jeune dame, française ou créole, pour enseigner le piano et le chant dans un pensionnat de demoiselles, à la campagne. Il est inutile de se présenter si l'on ne peut fournir des bonnes références. S'adresser au bureau de l'Abeille. 3 oct—12

UN OUVRIER FERBLANTIER, qui est sobre et connaissant le travail de bâtiment, demande de l'emploi sur le Douane, &c.

MAGASIN DE TAPIS
22, RUE DE CHARTRES.

NOUS avons reçu par les derniers arrivages de l'Angleterre et du Nord, un assortiment considérable et bien choisi des articles suivants: TAPIS—Wilton, velours, Bruxelles, Tapis Aubusson à trois plis, impérial, et supérieur, Tapis de pieds, commun, Vénitiens, Chanvre, TOILE CIREE POUR PLANCHER, Paillassons de différentes qualités, coupés d'après grandeur des appartements. Nattes, Tapis de table, stores, tapis à marches et dossiers en laine et en toile, descentes d'escaliers. Etoffes en crin. Le tout vendu au plus bas prix du marché par A BROUSSEAU & Co. 18 sept—6b

Deux magasins d'encoignure, en face du marché Poydras.

A LOUER—Les deux magasins en briques, avec résidence au-dessus, situés, l'un au coin des rues Circus et Poydras (rue Nord), et l'autre en face de l'extrémité inférieure du marché Poydras. Plusieurs professions, dernière occupation, sont également à louer. S'adresser, d'heure du matin à 4 heures du soir, à SAMUEL J. PETERS Jr, Au coin des rues Bienville et Vieille Levée. 3 oct—1m

A LOUER.

L'ETABLISSEMENT connu sous le nom de Café Verandah Conti, rue Conti, au-dessous de l'hôtel. Livraison en sera faite à la fin du présent mois. S'adresser à l'hôtel. J. GARNIER 3oct—1m

Changement de domicile.

BERNARD TURPIN, encanteur, rue de la Vieille Levée No 20, a transporté son magasin et ses bureaux rue des Magasins No 47.

Nouveau Magasin de détail de Marchandises Sèches.

T. & C. G. DUREL,
No 80, rue Royale,

INFORMENT leurs amis et le public, qu'ils sont de retour du Nord avec un assortiment choisi de Marchandises de fonds et d'articles de goût et de fantaisie, dont il feront l'ouverture LUNDI prochain, 16 du courant. Les acheteurs voudront bien les favoriser de leurs visites, ils trouveront à faire des achats avantageux. T & C. G. DUREL, 11 oct 80, rue Royale, entre Conti et Bienville.

INSTITUT ST CHARLES.
Sous la direction de Mme C. Macé,
A Greenville, près de Carrollton.

CETTE institution pour les jeunes demoiselles fera la réouverture de ses classes lundi prochain 16 courant. Les anciens élèves sont invitées à être ponctuelles. Les parents qui désirent confier leurs enfants à l'INSTITUT ST CHARLES sont également priés de ne pas apporter de retard à la rentrée. 10 oct—12

LA MAISON J. F. LELIEVRE,
LIBRAIRE,
Rue Royale, No 210.

ANNONCE respectueusement aux Dames de la Nouvelle-Orléans, qu'elle vient de recevoir de France ses magnifique assortiment de fournitures *pour fleurs*, qu'elle vendra à des prix qui étonneront par leur modicité. 2 sept

EN débarquement du navire Deux Sœurs, de B deaux: 40 barriques vin rouge Bourg, 1851 pour famille, 54 caisses do. Pape Clément 1846. A vendre par CAVELIER & MAXENT, rue Royale No [illegible] 27 sept

EN débarquement du navire Mary Merrill, de Bordeaux: 40 barriques vin rouge Queyries, 20 do do Pessac, 4 do do La Mission 1849, 243 caisses do do 1841, 44 etc, 218 do do Cos d'Estournel 1849, 125, 4 barriques do Médoc. A vendre par CAVELIER & MAXENT, 21 av 169, rue Royale

MARCHANDISES NOUVELLES.

HABILLEMENTS D'ENFANTS
POUR L'HIVER.
38, Rue de Chartres.

NOUS recevons par les derniers arrivages de France et par les steamships Crescent City, Cahawba et Black Warrior, de New-York: Notre assortiment de confections d'hiver, pour enfants et jeunes gens, sur lequel nous appelons l'attention des familles en général. LAGAY & LECANU, 36, rue de Chartres. 5oct

MARCHANDISES NOUVELLES.

Habillements d'hommes pour l'hiver.
36, rue de Chartres

NOUS recevons par les derniers arrivages de France et par les steamships Black Warrior et Cahawba et Crescent City, de New York: Un nouvel et magnifique assortiment de confection d'hiver, pour hommes, comprenant tous les derniers genres, que nous offrons en vente à des prix très réduits. LAGAY & LECANU, 36 rue de Chartres 7 oct

GRATES POUR LES CHAMBRES—Assortiment pour chambres, de tout genre et dimensions, vendre par les soussignés, qui ou entreprennent la pose. B. NAUTRE & Co, 23, rue Condé 5 juin

A LOUER.

DES VOITURES à deux chevaux pour familles, avec cocher, des BAROUCHES pour les familles aussi des BUGGIES et d'excellents trotteurs. VAN ROOTEN, 7oct—1m No 188, rue Bourbon

TOILES—Toiles d'Irlande en pièces et demi pièces, toiles Barnsley à drap, toiles d'ordinaire, toile, mouchoirs batiste, linons, toile pour [illegible], linons imprimés, étoffes pour moustiquaires, coutils blancs et écrus, damas, diaprés, nappes, serviettes, toile de Nankin et grise, devants de chemises, plastrons, britannia, estopillas, crème et couvertures. A vendre par O. B. GRAHAM, rue Gravier No 1 2 oct—12

Burlaps d'Ecosse.

5 BALLES burlaps de 42 pouces, venant d'être reçues et à vendre par O. B. GRAHAM, rue Gravier No 2 oct—12

Courtepointes et couvertures.

15 CAISSES couvertures de Manchester de [illegible] 3 caisses courtepointes pour bateaux à vapeur. Venant d'être reçues et à vendre par O. B. GRAHAM, rue Gravier No 96 2 oct—12

DEPLACEMENT DE BUREAU.

MM J. B. Darcey et E. P. Barbe informent leurs clients et leurs amis qu'ils viennent de transférer leur office de COURTAGE au No 98, rue Douane, encoignure Bourbon. 2 oct

Changement de domicile.

E. DECHAMPS, a transféré son magasin, du No 67 rue Condé, au No 21, rue St-Louis, entre Chartres et Vieille Levée; ancienne maison Mager. 2 oct

$10 de récompense.

S'est absenté de chez M. Ad. Martel le 8 oct, le mulâtre PAUL, bien connu en ville, âgé de 20 ans, parlant créole et français. Il a été vu plusieurs fois dans la ville. Il travaille aux environs des halles du Sud District. La récompense ci-dessus sera donnée à quiconque le fera mettre dans la prison du 2d district. S'adresser au No 112, rue du Camp. 18 oct—4